# LE SILENCE DE LA MER DE VERCORS OU LE MANIFESTE DE LA RÉSISTANCE

Luz Patricia RIVERA LYNCH
1993

# SOMMAIRE INTRODUCTION

## PARTIE I SITUATION DE L'OEUVRE

1.1. BIO-BIBLIOGRAPHIE	p.9
1.2. CONTEXTE HISTORIQUE	p.12
1.3. ORIGINE DE L'OEUVRE	
1.3.1.Une certaine expérience de la guerre	p.20
1.3.2.Quelques rencontres insignes	
1.3.3.La publication du Silence de la mer	
1.4. LE TITRE	n 33
1.4. DD 111RD	p.33
PARTIE II	
ANALYSE LITTERAIRE ET THEMATIQUE DE L'OEUVRE	
2 1 J.D. D. (DOGGID) E. M. D. L. CE ED ANGO, AND EMAND	
2.1.UN IMPOSSIBLE MARIAGE FRANCO-ALLEMAND	
2.1.1.La France et l'Allemagne vues par Werner	2.5
Von Ebrennac	-
2.1.2. Le transfert de l'amour pour la France sur la nièce	-
2.1.3. Le combat de la nièce	-
2.1.4. Les illusions perdues et le désespoir de Von Ebrennac	p. 46
2.2. LE SILENCE, EXPRESSION D'UNE DOUBLE BATAILLE	
2.2.1. La forme du silence	p. 49
2.2.2. La signification du silence	_
2.2.2.1. La lutte interne	1
2.2.2.2. La résistance à l'envahisseur	p. 52
2.2.3. La victoire du silence	
CONCLUSION	p. 56
BIBLIOGRAPHIE	

## **INTRODUCTION**

"Le temporel, le périssable
N'est que symbole, n'est que sable"
Goethe
[cité par E. Jünger, Les Falaises de Marbre,
cité par Vercors, La Bataille du Silence]

Le Silence de la mer<sup>1</sup> de Vercors est un livre d'une grande qualité littéraire ; la beauté et la simplicité de sa langue font de lui un récit poétique à portée universelle.

D'ordinaire, lorsque l'on parle de Résistance, nous viennent à l'esprit des mots de mort, de violence, de désespoir. Mais *Le Silence de la mer* présente des scènes de la vie quotidienne d'un oncle et de sa nièce confrontés à l'envahisseur allemand dans le cadre harmonieux d'un foyer. Et c'est à peine si l'on entend le son des bottes.

Pourtant, il ne s'agit pas d'un texte où manque le courage, moins encore où la résistance ferait place à la complaisance, la complicité et la collaboration.

Il est vrai que quelques mois après la sortie du *Silence*, en 1942, une partie de la critique fut très sévère avec Vercors. Elle l'accusait d'avoir créé un personnage allemand trop convenable. Sous l'Occupation, pensait-on, la seule représentation acceptable de l'ennemi, c'est à dire appropriée au réveil du peuple et à la mobilisation de ses forces de résistance, devait montrer l'Allemand comme un barbare abominable. Bref, il fallait manger "du Boche comme du nougat"<sup>2</sup>. Or, en effet, Werner Von Ebrennac, l'officier du Silence de la mer, est cultivé, raffiné, correct et même "convenable" (p. 23); il n'apparaît pas comme un envahisseur brutal mais comme un homme courtois, respectueux de ses hôtes, et comme un amoureux de la France qui regrette presque de devoir lui faire la guerre.

Certes. Mais, nous l'avons dit, si le *Silence* n'incite pas à détester les Allemands, il est bien un texte de Résistance. Alors que faut-il penser du personnage de Von Ebrennac? quelle était l'intention de Vercors en choisissant de mettre en scène un Allemand si convenable? Sartre a-t-il raison en soutenant que l'auteur du *Silence* a voulu montrer que, même dans le cas extrême de l'amabilité de l'ennemi, il fallait résister à sa domination? N'est-il pas, en effet, plus dur de se résoudre à résister dans un tel cas que dans celui de la brutalité sanguinaire de l'occupant? Et si le *Silence* apporte la preuve que l'on peut et doit résister dans la situation la plus difficile, alors n'a-t-il pas, par là même, démontré qu'on le pouvait et devait dans tous les autres cas? Ces questions se posent d'autant plus que, en 1941, si les Français se sentaient humiliés par la défaite, ils étaient encore surpris par la courtoisie commandée — sinon toujours feinte — des Allemands, et tentés, comme Pétain à Montoire, de prendre la main qu'ils leur tendaient. Mais "*Jamais loups*, écrit Vercors, *ne furent mieux déguisés en bergers que pendant les premiers mois de l'occupation.*<sup>3</sup> Le premier combat à engager et à encourager pouvait donc bien être de déjouer cette tactique rusée du *commandement* ennemi.

Pour une part, il est sans doute vrai — contrairement à la suspicion des critiques — que la situation décrite par Vercors n'était pour celui-ci qu'un cas limite d'occupation, dont la

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Nous l'avons lu dans "Le livre de poche" (n°25). Toutes nos références (indiquées entre parenthèses) seront à cette édition.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Vercors, La Bataille du Silence—Souvenirs de Minuit (Presses de la Cité, 1967, Paris), p.190.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Le sable du temps (Emile-Paul Frères, 1945, Paris), "Souffrance de mon Pays", p. 20.

représentation littéraire avait bien, en partie, pour but d'instruire les Français et de les inciter à résister à la forme particulière et particulièrement hypocrite de l'oppression nazie de 1941, qui devait bientôt céder la place à la pure et simple barbarie.

D'autre part, cependant, l'affabilité de Von Ebrennac n'est pas jouée ; il est un admirateur sincère de la France et de ceux qu'il considère comme ses hôtes. Plutôt que coupable, il apparaît victime de la machination du haut commandement allemand : il s'abuse plutôt qu'il n'abuse.

C'est qu'en vérité, contrairement à ce que pensait Sartre, le Silence n'était pas un texte de circonstance ni son public seulement l'homme de 1941 : "Un an et demi après la défaite, [le roman de Vercors] était virulent, vivant, efficace. Dans un demi-siècle, il ne passionnera plus personne. Un public mal renseigné le lira encore comme un conte agréable et un peu languissant sur la guerre de 1939. Il paraît que le bananes ont meilleur goût quand on vient de les cueillir : les ouvrages de l'esprit, pareillement, doivent se consommer sur place." 4 Car Vercors voulut donner à sa nouvelle un sens et une portée universels qui la rendissent encore lisible bien après la fin du conflit; et, en tout cas, il ne désirait rien écrire que pût engloutir le mépris où avait sombré la littérature de propagande après 1918. Et il y a bien réussi puisque plus d'un demi-siècle après la parution du Silence, nous le lisons encore non comme un simple conte, mais comme un appel à la plus profonde Résistance : celle qui non seulement fait effort contre l'ennemi extérieur mais qui surtout, et d'abord, ne cède pas à la barbarie qui sommeille en chaque homme : l'égoïsme, véritable source de toutes les guerres, terreau de tous les champs de bataille où la vanité des chefs lance les peuples les uns contre les autres. Aussi devrons-nous reconnaître que la critique n'eut pas tout à fait tort : le Silence n'est pas un texte manichéen ; il est même empreint d'une certaine mauvaise conscience; Vercors ne croit pas que les Allemands soient seuls responsables de la guerre, sinon de ses atrocités; pour lui nous y avons aussi quelque part.

Mais — et il faut y insister encore — il ne doute pas un instant qu'il faille repousser la main tendue par l'envahisseur. Sartre a raison à cet égard. Seulement, à travers le personnage de Von Ebrennac, Vercors a voulu montrer que, hors la guerre, il fallait croire en l'amitié franco-allemande et, au-delà, dans l'amitié entre les peuples comme seule prévention possible de toutes les guerres ; et comme chacun en convient : prévenir vaut toujours mieux que guérir. Sans la recherche d'une telle amitié, pense-t-il, et sans, d'abord, la résistance à l'inimitié intime de chacun pour l'autre, jamais les peuples n'éviteront la nécessité toujours répétée, et toujours regrettable, d'avoir à résister par les armes aux armes. MAIS lorsqu'il est trop tard, lorsque le mal est fait, comme c'est le cas en 1941,

<sup>&</sup>lt;sup>4</sup> J.-P. Sartre, *Situations I* (Gallimard), cité par Pierre de Boisdeffre, *Une histoire vivante de la littérature d'aujourd'hui* (Librairie académique Perrin, Paris), p. 142. Et à la Libération, Sartre — qui fut pourtant si soucieux de sa propre renommée — semblait bien ne pas douter que *Le Silence* comme son auteur dussent connaître pareille postérité. Voir ci-après note 57.

alors il faut en guérir, et il n'est d'autre remède que de lui résister de toutes ses forces morales et physiques; et cela le *Silence* le dit aussi sans aucune équivoque. Il reste que, même alors, la plus profonde Résistance commande que l'on combatte l'ennemi comme un "frère égaré"<sup>5</sup>, c'est à dire sans se ravaler soi-même à sa barbarie en niant en lui l'autre homme que l'on doit encore espérer voir renaître. Et en dernier ressort, c'est là l'espérance où la résistance armée doit pouvoir puiser sa force, et dont, nous le verrons, les expériences vécues par Vercors lui donneront des signes.

L'on comprendra dès lors la signification de notre titre; *Le Silence de la mer* est le Manifeste de la Résistance; entendons : d'abord le premier grand texte *sur* et *de* la Résistance, paru clandestinement aux Editions de Minuit, elles-mêmes créées à cette occasion, afin — comme l'annonçait le manifeste de Lescure inséré dans chaque volume<sup>6</sup> — de résister à la convention de censure passée entre le Syndicat des Editeurs et les autorités d'occupation; Manifeste de la Résistance encore, en ce sens que, dans *Le Silence de la mer*, la nécessité de la résistance est manifestée, mise en évidence par la situation limite que nous avons plus haut décrite; Manifeste de la Résistance enfin, dans la mesure où, à travers le silence, la Résistance se manifeste, certes comme volonté et patience, mais aussi, d'elle-même, comme impuissance à agir, à la surface du maelström des sentiments en lutte.

Nous commencerons par situer l'oeuvre [Partie 1], pour ensuite montrer l'impossibilité du mariage franco-allemand auquel aspirent secrètement et contradictoirement les personnages [Partie 2. 1.], et enfin nous étudierons le silence comme l'expression d'une double bataille : contre l'envahisseur et contre soi-même [Partie 2. 2.].

<sup>&</sup>lt;sup>5</sup> Vercors, La Bataille du Silence, op. cit., p. 21.

<sup>&</sup>lt;sup>6</sup> *Ibidem*, p. 210. Voir ci-après note 54.



APRÈS LA RAFLE - Peinture Centre National Jean Moulin - Bordeaux exposition "NUIT et BROUILLARD" de Jean Jacques Morvan

"Ce soir encore il nous faudra mordre nos lèvres" Vercors, LA PATIENCE (Pâques 1943)

# PARTIE I SITUATION DE L'OEUVRE



La maison de Vercors à Villiers-sur-Morin où il écrivit *Le Silence de la Mer* et où fut tourné le film de Jean-Pierre Melville

#### 1.1. BIO-BIBLIOGRAPHIE

Jean Bruller, qui prit le surnom de Vercors pour signer *Le Silence de la mer*, est né le 26 février 1902 à Paris.

La première guerre mondiale éclate lorsqu'il est un tout jeune adolescent. Elle le marquera au point d'influencer profondément sa vie future d'écrivain; en particulier, la problématique centrale du *Silence de la mer* est inspirée largement du vécu de cette période. Nous aurons à revenir sur cette influence lorsque nous envisagerons l'origine de l'oeuvre (1. 3.). Signalons cependant, dès à présent, que Vercors fit l'expérience de la propagande de guerre à laquelle, comme tout adolescent, il crut d'abord aveuglément, mais dont il fut ensuite détrompé par un jeune officier valeureux, Pierre Fort, qui, au retour du front, lui racontait la réalité.

Il fit ses études secondaires à l'Ecole Alsacienne et il obtint son baccalauréat ès sciences en 1919, puis un diplôme d'ingénieur électricien en 1922. Mais, très vite, ses goûts le portent à se consacrer exclusivement au dessin et à la gravure. Il s'intéresse également aux lettres et tient dans la revue *Arts et Métiers Graphiques* la rubrique bibliographique (chroniques sur la publication d'art). Il commence alors à publier : des études sur le livre en France, sur le dessin et la gravure, ainsi qu'une préface au *Livre de la jungle* de Kippling. En 1926, il fait paraître des dessins, accompagnés de commentaires alliant l'humour à l'observation pénétrante : *Vingt et une recettes pratiques de mort violente* et *Hypothèse sur les amateurs de peinture* (1927). Il illustre, en particulier, l'oeuvre d'Edgar Allan Poe, dont la nouvelle *Silence*, et réalise aussi une suite de 160 estampes relatives à divers aspects de la vie contemporaine : *La Danse des vivants* (1938). L'ensemble de ces oeuvres témoignent des tendances littéraires ou artistiques de l'auteur et de l'évolution de son talent.

Il fut mobilisé en 1939 et convoqué à Embrun, au bataillon de réserve du 15-9 d'infanterie alpine; bientôt accidenté, il est envoyé en convalescence dans le Vercors. Quelques années plus tard, quand il s'apprêtera à publier *Le Silence de la mer* et qu'il aura besoin, pour des raisons évidentes de sécurité, de choisir un pseudonyme, il pensera au nom du massif altier qui a joué dans sa vie un rôle important, où il a failli prendre le maquis pour préserver sa liberté : le Vercors.<sup>7</sup>

Mais, comme les premières pages de *La Bataille du Silence* le rappelle, la résistance de Jean Bruller fut surtout spirituelle, car il n'a ni connu les aventures ni subi les malheurs de ses compagnons de lutte : "la gifle de l'adversité de m'a jamais atteint, même du bout des

<sup>&</sup>lt;sup>7</sup> "... je ne me rendrais pas et m'arrangerais pour gagner le Vercors, j'y prendrais le maquis...", La Bataille du Silence, op. cit., p. 81.

doigts".8 Cependant, le péril restait aussi grand et le menaçait autant que les autres.

Dès le début de l'occupation allemande, il participe au mouvement de résistance intellectuelle qui s'organise. En 1941, avec Pierre de Lescure, il fonde les Editions de Minuit pour permettre aux écrivains français de s'exprimer malgré la censure, qui les avaient réduits soit à collaborer, soit à se taire. Leur première publication fut précisément Le Silence de la mer; une oeuvre qui rapidement vaut à Vercors une réputation internationale et qui marque le début de sa longue et féconde carrière d'écrivain.

La littérature sera pour lui l'expression de l'humanisme qui est au coeur du Silence de la mer, et dont Le Nord, dans Le Sable du temps (1945), formule le principe, emprunté à Kant: "Traite toujours l'humanité, dans ta personne comme dans celle d'autrui, comme une fin et jamais comme un moyen." Ses romans sont imprégnés de la même problématique morale; successivement, il publie La Marche à l'étoile (1943), un autre ouvrage de la clandestinité; Le Songe (1945); Les Armes de la nuit (1946); La Puissance du jour (1951); Les Yeux et la Lumière (1949); Les Animaux dénaturés (1952). Il a écrit aussi une pièce de théâtre: Zoo (1964), où se retrouve la préoccupation humaniste de savoir en quoi consiste l'honneur d'être homme. Parmi ses essais, l'on peut citer Le Sable du temps; Portrait d'une amitié (1945); Plus ou moins homme (1949); Les Pas dans le sable (1954); Les Divagations d'un Français en Chine (1956); P. P. C.: Pour prendre congé (1957), texte de rupture avec le parti communiste, et La Bataille du Silence—Souvenirs de Minuit (1967).

Vercors symbolisant l'esprit de la Résistance, il fut sollicité de nombreuses fois pour en parler. Il entreprit de nombreuses tournées de conférences et voyagea dans le monde entier (notamment, en Amérique, Chine et à Cuba).

Nous allons voir à présent quels sont le contexte historique puis l'origine et l'intention du *Silence de la mer*, en nous appuyant largement sur les événements qui ont le plus retenu l'attention de Vercors.

<sup>&</sup>lt;sup>8</sup> *Ibidem*, p. 13.

<sup>&</sup>lt;sup>9</sup> Op. cit., p. 63.



VERCORS Photo Louis Monier

#### 1. 2. CONTEXTE HISTORIQUE

"Les mois les plus noirs"

Vercors<sup>10</sup>

La période qu'il convient de nous remettre en mémoire, pour mieux comprendre la situation historique du *Silence de la mer* (achevé en octobre 1941), embrasse "les mois les plus noirs" de l'Occupation, qui débutent en juin 40 et se termineront en novembre 42, quand renaît l'espoir avec le débarquement allié en Afrique du Nord.

Après l'effondrement de l'Armée Française, au mois de juin 1940, devant la pénétration des troupes nazies sur la moitié nord du territoire national, le maréchal Pétain, estimant la défaite irrésistible, demande à Hitler l'armistice, lequel est signé le 22 juin 1940, et bientôt suivi d'un second avec l'Italie. Mais cette signature ne fit pas l'unanimité parmi les Français; elle fut, au contraire, l'objet de polémiques entre ceux qui pensaient que l'armistice était inévitable et ceux qui affirmaient que la poursuite de la lutte était encore possible hors du territoire national.

Si certains avaient accueilli la capitulation avec soulagement, d'autres en concevaient du désespoir ou encore en éprouvaient de la honte; Vercors rend compte de cet état d'esprit : "Il y a trente mois 11 je désirais la mort. Nous étions quelques-uns à la désirer. Nous ne parvenions à voir devant nous rien qu'un abîme fétide."12 "... la honte ne vient pas d'avoir été battu : ce n'est que le sort des armes. Vous êtes humiliés, désespérés peut-être, — mais vous n'avez pas honte. Seulement, au milieu de ce désespoir vous vous apercevez que, de plus, on vous trahit."13 Pour les anciens combattants qui avaient vécu les jours glorieux de 1918, l'amertume était grande, malgré la caution du maréchal Pétain, grand vainqueur de Verdun. Et le général De Gaulle refusait de s'incliner. Il avait gagné Londres, d'où, le 18 juin, le lendemain de l'ordre donné par Pétain de "cesser le combat", il lançait à la radio un appel aux Français, où il employait pour la première fois un mot qui allait connaître une glorieuse postérité : "Résistance" : "Quoi qu'il arrive, la flamme de la résistance française ne doit pas s'éteindre et ne s'éteindra pas." Il appelait à lui, pour continuer le combat, tous ceux qui se trouveraient en mesure de le rejoindre. Le lieutenant Vercors fut de ceux à qui il

<sup>&</sup>lt;sup>10</sup> La Bataille du silence, op. cit., p. 93.

<sup>&</sup>lt;sup>11</sup> Ecrit en 1942.

<sup>12 &</sup>quot;En guise de préface" [au Silence de la mer] : "Désespoir est mort", op. cit., p. 9.

<sup>13 &</sup>quot;Souffrance de mon Pays" in Le Sable du temps, op ;. cit., p. 24.

parut immédiatement évident qu'il fallait rallier le premier résistant de France : "Qu'il fût de droite ou même d'extrême droite, ce de Gaulle, désormais peu importait [Vercors était de gauche] : il fallait se battre sous ses ordres." <sup>14</sup> Mais, le surlendemain, Pétain devait destituer De Gaulle et le faire condamner à mort par contumace. Et cette sentence eut au moins pour effet immédiat qu'au début le Général ne vit venir à lui aucun grand chef militaire ni aucun homme politique notoire. Vercors, pour sa part, en fut empêché, le jour même de l'appel, par son commandement, auquel il avait cru bon — De Gaulle étant alors encore ministre de la guerre — de demander l'autorisation de s'embarquer pour Londres.

Pendant ce temps, le gouvernement s'était installé à Vichy, dans "la zone libre", car la France était coupée en deux. Le maréchal Pétain subissait de plus en plus l'influence de Pierre Laval, qui avait écarté tous les autres anciens parlementaires du pouvoir. Le 10 juillet 1940, l'Assemblée Nationale, réunie au casino de Vichy, vota la révision de la constitution et confia au maréchal les pleins pouvoirs.

Cette soumission au vainqueur et à ses exigences, certains Français l'acceptent. Ils "collaborent" avec l'occupant. Mais il existe différentes formes et différents degrés dans la collaboration. Chacun avait des raisons pour collaborer. Pour certains, il ne s'agit que de faire de bonnes affaires. Pour beaucoup d'autres, la collaboration est un engagement politique qui pensent que leur intérêt — mais peut-être aussi celui du pays — est d'être du bon côté lors du règlement final. Engagement de partisans convaincus, qui condamnent un libéralisme impuissant et un communisme destructeur, antisémites et anglophobes, séduits par la mystique de l'ordre et de la discipline du chef. On a pu voir alors à quel point la propagande nationale-socialiste avait insidieusement préparé le terrain dans la France d'avant guerre, car toutes les fractions politiques de l'extrême droite à la gauche, furent représentées dans l'éventail de la collaboration. "Les Vichyssois, de leur côté, ne perdaient pas leur temps. Industriels, financiers, intellectuels se rencontraient pour unir leur efforts en faveur de l'Allemagne, fondaient le groupe "Collaboration". D'où le nom de "kollabos" dont on désigna bientôt non seulement les membres du groupe, mais tous les gens qui frayaient peu ou prou avec l'occupant." 15

Les relations avec l'Allemagne ont été, en effet, la grande affaire du gouvernement de Vichy. Elles ont été et elles demeurent l'objet d'ardentes polémiques. Après l'entrevue de Montoire entre Hitler et Pétain (24 octobre 1940), celui-ci avait déclaré : "J'entre aujourd'hui dans la voie de la collaboration." Cependant, le gouvernement de Vichy ne fut jamais complètement d'accord, du point de vue idéologique, avec la politique raciale de Hitler. Certes, la France de Vichy remplaça la devise de la République par la formule "Travail, Famille, Patrie"; le maréchal Pétain s'arrogea tous les pouvoirs ; il nomma et révoqua les ministres, prit les décisions sans en référer à aucune assemblée, prétendit être

<sup>&</sup>lt;sup>14</sup> La Bataille du Silence, op. cit., p. 76.

<sup>&</sup>lt;sup>15</sup> *Ibidem*, p. 136.



pour les Français à la fois le père, celui qui protège, et le chef, celui qui dirige. Mais son ambition était de rebâtir la France selon un schéma emprunté au passé le plus conventionnel : une France paysanne et chrétienne, dirigée par des notables ruraux, dans des structures corporatistes et hiérarchisées. L'on peut ainsi comprendre que certains membres de l'extrême droite française aient pu se déclarer pétainistes et à la fois anti-allemands ; mais Vercors, lui, pensera que pour sauver la France, il fallait d'abord sauver son âme, comme nous le verrons plus loin (1.3.).

La politique de collaboration avec l'Allemagne devait inévitablement troubler

profondément le pays, surtout quand, en mai 1941, Pétain se mit à faire "le chien courant pour ses maîtres nazis, dans cette chasse aux Juifs qu'il avait prétendu épargner à la France! Peu après l'infamie s'aggravait encore : Pétain livrait à Hitler ses réfugiés raciaux et politiques ; et par ce geste de vieillard qui d'une main tremblante offre au bourreau son enfant adoptif pour garder à l'abri ses fils légitimes, souillait d'un comble de déshonneur une terre d'asile traditionnelle." lé Mais en 1940 les choses n'étaient pas encore portées à cette extrémité. L'immense majorité des Français s'était ralliée au vieillard qui leur avait dit : "Je fais à la France le don de ma personne pour atténuer son malheur." Ils avaient le sentiment que, grâce à lui, la France n'était pas entièrement à la merci du vainqueur. Sa popularité demeura longtemps vive dans la zone sud, qui échappait à l'occupation ; son programme d'ordre et de moralité satisfaisait la bourgeoisie et l'Eglise. Ceux qui auraient pu s'y opposer étaient désorientés, dispersés, impuissants. Il n'existait plus ni partis politiques, ni syndicats, ni associations autres que celles qu'avait créées le régime. Mais même lorsqu'ils étaient "pétainistes", presque tous les Français étaient antiallemands. Ils allaient le montrer, timidement d'abord, mais de plus en plus nettement.

Il est vrai que, dans les premiers temps après l'armistice, la plupart des Français étaient persuadés que très vite tout rentrerait dans l'ordre : la paix serait signée, les prisonniers reviendraient, la vie d'autrefois reprendrait. Et ces soldats allemands qu'on croyait des soudards, n'étaient-ils pas d'une correction parfaite, disciplinés, secourables à l'occasion envers les réfugiés et les sinistrés? C'était "l'offensive du sourire". Ils s'étaient fait précéder par une propagande de terreur. Chacun s'attendait à être égorgé. Personne ne le fut. Au contraire, les soldats partout se montrèrent doux et affables, empreints d'une suave politesse. "Des affiches furent collées par les soins de la propagande : Populations abandonnées, y lisait-on au dessus d'un guerrier souriant en uniforme vert, avec un enfant dans ses bras, faites confiance au soldat allemand."17 "Il n'y a pas encore de restrictions, à Saintes on trouve toutes choses comme avant, on pourrait croire que tout va se renouer, reprendre comme si de rien n'était. Les Allemands se sont bien conduits, partout. Ni violences ni pillages. Au contraire: aimables, empressés, payant rubis sur l'ongle, attentifs et câlins avec les enfants, charitables avec les réfugiés que parfois même ils aident à se loger, à transporter des meubles. Les Juifs, les communistes? Question jamais posée. C'était cela, ces hommes abominables? Ces brutes, ces tortionnaires? Propagande! On nous a trompés!"18

Pourtant le cours des choses allait malheureusement se révéler aussi tragique qu'on l'avait annoncé et redouté.

Tandis que l'Angleterre, elle, ne s'inclinait pas, la guerre continuait. Elle allait même

<sup>&</sup>lt;sup>16</sup> *Ibidem*, p. 175.

<sup>&</sup>lt;sup>17</sup> Vercors, "La Souffrance de mon Pays" in Le Sable du temps, op. cit., p. 21.

<sup>&</sup>lt;sup>18</sup> La Bataille du Silence, op. cit., p. 111-112.

devenir mondiale avec l'attaque de l'Allemagne contre l'URSS (22 juin 1941) et l'intervention du Japon contre les Etats-Unis et l'Empire Britannique (7 décembre 1941). Comment la France aurait-elle pu demeurer à l'écart d'un drame qui n'épargnait plus aucun continent et s'étendait à toutes les mers du globe? Mais, au moins jusqu'à la fin de 1942 — c'est à dire jusqu'au débarquement allié en Afrique du Nord — elle n'eut à peu près aucune prise sur les événements. Elle les subit, sans pouvoir les diriger, ni même les infléchir.

En outre, les Français découvrent peu à peu la dureté et l'injustice des clauses de l'armistice, ou, disait-on, du *Diktat* de Hitler. Elles mettaient pratiquement la France métropolitaine à la merci de l'Allemagne. Les premiers gestes du vainqueur montrent bien son intention : pour le présent, maintenir la France dans l'impuissance ; pour l'avenir, en faire un Etat de second rang. Dans la zone occupée, les Allemands s'imposent et s'ingèrent dans tous les domaines — y compris culturels, et c'est en partie pour lutter contre des périodiques à la solde des dirigeants nazis, comme la revue *Je suis partout*, que Vercors décidera de fonder *Les Editions de Minuit* (cf. 1.3.). L'administration militaire allemande commande les fonctionnaires français, en leur laissant l'impopularité d'exécuter les mesures qu'elle prescrit. Dans "la zone libre", elle use largement du moyen de pression dont elle dispose, elle transforme la ligne de démarcation entre les deux zones en une véritable frontière. Plus grave, plus injuste encore, ce qui n'était pas prévu par le traité d'armistice : l'annexion ou le rattachement administratif de certains départements au Reich. N'était-ce pas l'indice d'un démembrement futur du territoire?

Quant aux restrictions, elles allaient vite venir. A mesure que la guerre se prolonge, l'Allemagne a des besoins plus urgents : la France est mise au pillage, littéralement. Elle doit verser 400 millions de Francs par jour pour couvrir les frais d'occupation — somme complètement exorbitante. "Les perturbations dans la vie économique des Français nous laissent indifférents", déclarait le général Keitel dès septembre 1940. Plus tard viendra le Service du Travail Obligatoire (S.T.O.) pour achever de ponctionner l'énergie de la France. Aux prélèvements allemands, s'ajoutent les effets du blocus des Britanniques qui empêchent l'arrivée des matières premières et d'une certain nombre de produits indispensables, pour ne rien dire de leurs bombardements sur le complexe industriel d'une France à leurs yeux solidaire, bon gré, mal gré, de l'ennemi des Alliés. Les Français font donc l'apprentissage d'un régime de restrictions, qui s'aggrave d'année en année. La pénurie a fait monter les prix. Le rationnement entraîne la fraude, les échanges clandestins, le "marché noir".

Enfin, on perdit vite ses illusions quant à la bienveillance des Allemands, dont l'affichage avait éclos sur tous les murs des villages du pays en déroute. Alors déjà il avait été révélé aux plus défiants que cette gentillesse, pour être si organisée, devait être l'effet d'un *ordre*, et qu'au jour où viendrait l'ordre contraire, ces "populations abandonnées" seraient massacrées avec la même discipline.

Et ces massacres, en effet, sont venus. "...comme les affaires n'allaient plus si bien pour eux et que nous ne nous ne décidions pas à les adorer, ils sont devenus tout à fait méchants. "Populations abandonnées, faites confiance au soldat allemand..." Je me demande s'il subsiste encore quelques-unes de ces affiches sur les murs du village d'Ascq, ou sur les ruines calcinées d'Oradour... Oui, faites lui confiance [au soldat allemand] pour savoir donner la mort, pour savoir semer l'horreur, pour savoir faire abominablement refleurir la sauvagerie nauséabonde des âges oubliés." 19

C'est désormais un autre type d'affiches que les Français découvrent sur les murs : rouges, bordées de noir, sinistres ; elles annonçaient l'exécution des "terroristes". Vercors se souvient, c'était à la veille de Noël 1940 : "La première fois que j'ai vu le peuple français souffrir (souffrir de cette impuissance dont je parle), c'était devant une affiche. Le premier fusillé. Il s'appelait François Bonsergent (je n'ai pas oublié le nom). Condamné à mort pour voies de fait sur la personne d'un officier, expliquait l'affiche, IL A ÉTÉ FUSILLÉ CE MATIN, portait l'affiche en caractères énormes. C'était pour nous faire peur. Cela ne nous a pas fait peur, mais mal. Les gens s'arrêtaient. Ils étaient silencieux. "20 L'autorité militaire allemande dispose dès lors de tous les pouvoirs de police, et elle a à son service aussi bien la police française que la gendarmerie allemande. A côté d'elles, collaborent la police d'Etat et le service de sécurité des S.S, qui dépend de Himmler et dont l'un des principaux organes est la "Gestapo", de sinistre mémoire. Très vite ces diverses polices procèdent à des perquisitions, des arrestations et des internements arbitraires, des prises d'otages, dont les premiers sont fusillés en août 1941. En mars 1942, la police Allemande commença à exercer ses activités en zone libre.

Rares étaient les Français que la guerre n'atteignait pas dans leur vie profonde, dans leurs affections, dans leur idéal. Mais pire que tout fut le sort des Juifs. Dès 1940, les autorités allemandes et le gouvernement de Vichy leur ont appliqué des mesures discriminatoires, qui devaient les retrancher de la communauté, pour finalement aboutir à leur extermination. Ils sont chassés des administrations, privés de leurs biens, la plupart des activités leur sont interdites, bientôt repérés par l'insigne spécial, l'étoile jaune qu'ils seront contraints de porter à partir de 1942. Dans les villes on procède à des rafles systématiques de Juifs, que l'on expédie ensuite dans des camps d'internement (Drancy de sinistre mémoire, mais aussi Gurs dans notre région), et de là vers les camps de la mort en Allemagne. "On a commencé à persécuter les Juifs, écrit Vercors. A leur coller sur la poitrine cette étoile comme un crachat..., et nous ne pouvions rien faire. Et puis on les a arrêtés, emprisonnés, expédiés en Allemagne, où nous savions bien qu'on les ferait mourir (les nazis s'en vantaient)... On a vu des scènes atroces dans la rue : les cris, les sanglots, le désespoir sans nom des enfants qu'on arrache à leurs mères et celles-ci qui se traînaient

<sup>&</sup>lt;sup>19</sup> "Souffrance de mon Pays" in Le Sable du temps, op. cit., p.38.

<sup>&</sup>lt;sup>20</sup> *Ibidem*, p. 35.

par terre, qui se frappaient la tête contre les pierres du trottoir. Et les gens regardaient ça, et ils ne pouvaient rien faire. Et les voyageurs, dans les gares, voyaient arriver des camions plein d'enfants qu'on enfournait (pour une destination inconnue, — trop connue) dans des wagons à bestiaux, seuls, hurlant de peur, et on bouclait la porte, sur eux, et nous ne pouvions rien faire... Et, pendant ce temps, on continuait à fusiller à tour de bras des otages, des innocents, par cinquante à la fois. Et pendant ce temps, le gouvernement du Maréchal remerciait l'envahisseur de sa clémence, de sa générosité, et nous ne pouvions rien faire."<sup>21</sup>

Et il est bien vrai qu'ils ne pouvaient, directement, immédiatement, rien faire, sinon, par un acte de résistance inconsidéré, provoquer plus grande tragédie encore. Vercors analyse les conséquences qui auraient résulté d'un telle révolte lorsqu'un jour, dans une rame de métro, un Allemand frappa violemment un frêle adolescent d'une quinzaine d'années, qui l'avait probablement bousculé un peu, en montant précipitamment dans le wagon : "un seul regard un peu vif eût amené la bagarre, et la bagarre l'arrestation du wagon entier. Et... il se trouvait sûrement, dans ce wagon, une douzaine de personnes au moins que les nazis eussent été heureux d'emprisonner ou déporter, ... il s'en trouvait peut-être une ou davantage qu'ils seraient heureux de fusiller..."<sup>22</sup> Mais ce n'est pas dire que l'élan spontanée de Résistance, face à tant d'oppression et d'horreur, ne pouvait, patiemment, secrètement, méthodiquement, s'organiser ni devenir efficace. Et il le fit.

Comme nous l'avons dit plus haut, le terme "Résistance" fut employé pour la première fois par le général De Gaulle le 18 juin 1940, et c'est hors de France que se manifeste d'abord la réaction anti-allemande. Le Général put constituer une force armée grâce à l'appui de Churchill. En même temps, était née une résistance intérieure, spontanée, inexpérimentée, inorganisée. Elle avait pris forme surtout en zone occupée, alimentée par la présence obsédante de l'ennemi, et elle se manifestait sous les aspects les plus divers, d'abord passifs, puis de plus en plus actifs. Les résistants sont des clandestins, des "hommes de la nuit", qui apprennent à vivre dangereusement, toujours en marge des lois. Fausses identités, fausses cartes de ravitaillement, adresses fictives, tout chez eux est irrégulier. Ils sont à la merci d'un hasard, d'une imprudence, d'une dénonciation.

Tel fut donc le contexte qui encadra l'apparition du *Silence de la mer*. En octobre 1941, la guerre n'en est encore qu'à sa phase initiale, et la puissance de l'Allemagne peut apparaître souveraine, invincible. Chaque jour un peu plus mal nourris et découragés, travaillés par une propagande insidieuse, les Français se sentant pour de très longues années plongés dans l'épreuve, certains sombrent déjà dans le pessimisme ou le désespoir d'une France divisée en deux et écrasée par un gouvernement collaborateur. Toutes ces raisons

<sup>&</sup>lt;sup>21</sup> *Ibidem*, pp. 36-38.

<sup>&</sup>lt;sup>22</sup> *Ibidem*, p. 34.

contribueront à encourager Vercors à écrire en 1941 son *Silence de la mer*, à fonder en 1942 les Editions de Minuit avec son ami Lescure, qu'il avait déjà rejoint, dès 1940, dans l'un des réseaux de l'*Intelligence Service*. Vercors résiste donc, et dans la clandestinité, en risquant même sa vie. Cependant, la première responsabilité d'un écrivain et son premier acte de Résistance, pense l'auteur du *Silence*, doivent être de sauvegarder l'âme de la liberté :

"Un pays ne meurt pas parce qu'il devient pauvre et nu. Une nation, c'est d'abord une âme. Pour faire mourir une nation ou un homme, il faut lui arracher l'âme."<sup>23</sup>

Voyons donc à présent comment cette Résistance se prépare et s'organise chez Vercors.

<sup>&</sup>lt;sup>23</sup> *Ibidem*, p. 20.

#### 1.3. ORIGINE DE L'OEUVRE

#### 1.3.1. Une certaine expérience de la guerre

Ce coeur qui haissait la guerre Voilà qu'il envoie dans les veines un sang [brûlant de salpêtre et de haine... Robert DESNOS<sup>24</sup>

L'origine la plus ancienne du *Silence de la mer* et des autres publications clandestines de Vercors remonte à son adolescence. Comme nous l'avons déjà mentionné, le jeune Jean Bruller a fait l'expérience de ce qu'est véritablement la guerre. Il n'a bien sûr pas participé aux combats de 14-18, puisqu'il n'était alors qu'un adolescent, mais il a vécu le conflit à l'"arrière", au contact des poilus en permission, et il en retirera assez d'observations pour nourrir une réflexion décisive qui dominera ses idées politiques. Nous allons essayer de montrer comment cette période a influencé sa vie future d'écrivain.

Tout d'abord, pendant la Première Guerre Mondiale, Vercors réagit comme tout le monde à la propagande de guerre : il ne pouvait que haïr l'ennemi allemand. C'était là l'effet de ce qu'il est convenu d'appeler le "bourrage de crânes", commun à toutes les guerres et particulièrement caractéristique de celle de 14-18 en raison de sa durée. D'une part, il était naturellement évident pour tous les Français qu'il y avait deux groupes bien distincts : les bons, c'est-à-dire les Alliés, et les méchants, c'est-à-dire les Allemands. "Le 'Boche' était l'incarnation du mal, je le haïssais donc d'un coeur tranquille."<sup>25</sup> Sous l'impulsion de la communauté, qui se soudait derrière ses soldats, la vérité se déformait de bouche en bouche et les légendes naissaient ; ainsi la rumeur courait, dit Vercors, que les "Huns" détruisaient nos cathédrales et coupaient les mains des petits enfants. D'autre part, à cette déformation spontanée de la vérité venaient s'ajouter celle de la censure militaire et celle de la littérature fabriquée pour l'arrière, chargée d'entretenir les coeurs dans la haine, lorsque la longueur de la guerre se fit sentir et que, devant les difficultés croissantes, l'élan populaire spontané menaça de s'infléchir. Mais Vercors allait bientôt apprendre quel décalage existait entre l'image de la guerre vue à travers l'état d'esprit de l'"arrière" et sa réalité vécue à l'"avant".

Pierre Fort fut la personne qui démythifia la guerre à ses yeux et qui éveilla ses

<sup>&</sup>lt;sup>24</sup> Cité par Vercors in La Bataille du Silence, op. cit, p. 338.

<sup>&</sup>lt;sup>25</sup> *Ibidem*, p. 19.

convictions. Il s'agissait d'un jeune homme, fiancé à sa soeur, qui s'était distingué sur les fronts les plus meurtriers. Et c'est durant ses permissions, le temps de récupérer, que cet officier d'infanterie au-dessus de tout soupçon raconta au jeune Jean Bruller la réalité de la guerre dans sa vérité: son atrocité générale, ses massacres injustifiés, dont il accusait l'incompétence et la bêtise des chefs. Pierre Fort lui fit comprendre que son ennemi, l'Allemand dans la tranchée d'en face, était en réalité un pauvre type, un martyre, car il mourrait pour des intérêts qui n'étaient pas les siens. Le soldat héroïque exprimait une pitié fraternelle pour tous ceux qui font la guerre. Cette compassion, que Vercors apprenait à partager au fil des récits, fit naître en lui une autre haine: la haine de la guerre.

C'est ce sentiment qui sera à la base de sa conception humaniste, de son amour inconditionné pour l'homme. Il restera intact en lui pendant dix ans, jusqu'au jour où il se demandera quel officier de l'armée hitlérienne pâlirait encore de honte pour une main d'enfant coupée, comme Gide, dans son *Journal*, l'avait écrit d'un officier du Kaiser. Mais, avant que n'arrive cette période funeste, son sentiment amical pour les Allemands se renforce de la découverte de certaines de leurs vertus, comme leur créativité en musique : "De Haendel à Beethoven, [l'Allemagne] avait appris au monde la musique." Il reste persuadé qu'une amitié franco-allemande serait très positive et qu'elle rendrait toute guerre impossible en Europe.

A la future "collaboration", Vercors opposait déjà la coopération entre les peuples. Il illustre cette idée par l'analyse du film allemand *Tragédie de la mine*, qui proclamait pardessus les frontières la solidarité des travailleurs. Dans une mine située à cheval sur la frontière franco-allemande, un accident survient ; dans l'unique galerie qui subsiste intacte et par laquelle les mineurs allemands pourraient secourir leurs camarades français, une grille noire et sinistre bloque le passage. Alors, dans un élan de fraternité, ils font sauter cette grille de la discorde et, après des efforts surhumains, sauvent les Français voués à la mort. Mais une dernière scène montre les officiels, accompagnés des militaires, inaugurant la grille réinstallée et se saluant de chaque côté avec une froideur protocolaire. Ici encore le spectre des chefs vient s'interposer entre les peuples fraternellement unis par leurs conditions communes d'existence et leur désir spontané d'entraide.

Vercors pensait qu'il fallait donner toute l'assistance possible à la jeune et fragile République de Weimar pour lui permettre de l'emporter sur ses adversaires, car un nouveau parti de violence revancharde n'avait pas tardé à y renaître. Il s'appelait "parti raciste", et montait peu à peu, en s'appuyant sur le chômage, la misère et toutes les séquelles du Traité de Versailles; à propos de ce dernier, Vercors pensait que la France, dans sa position de vainqueur, n'aurait pas dû humilier l'Allemagne, après une guerre dont "le peuple

<sup>&</sup>lt;sup>26</sup> *Ibidem*, pp. 19-20.

<sup>&</sup>lt;sup>27</sup> *Ibidem*, p. 21.

allemand n'était pas plus coupable que le nôtre."<sup>28</sup> Les Français le comprendront peut-être un peu tard lorsqu'ils se sentiront à leur tour mortifiés par le *Diktat* de Hitler.

C'est fort de ces convictions que Vercors, jusqu'à la Guerre d'Espagne, continua à nier que la guerre puisse s'utiliser comme un moyen politique; il fallait d'abord en appeler à la diplomatie. "Même quand le Führer... fit réoccuper par ses troupes encore peu nombreuses la rive gauche du Rhin,... je fus encore de ceux qui se disent: 'Pas un coup de canon...'."<sup>29</sup> Cependant, quand il vit l'attitude nazie à l'égard de la République espagnole puis les naufrages de l'Autriche, de l'Albanie, il devint prêt à changer d'avis. "Où placerais-je, personnellement, ma propre conversion?... Lors de Munich, tout était dit. J'avais admis, la mort dans l'âme, mais en toute certitude, que contre Hitler la guerre était le seul recours. Et honnêtement je m'y préparais." Et cette fois, pour Vercors, l'incompétence des chefs viendra de leur incapacité à réagir aux grondements des forces nazies et à prévenir leur attaque de la France, dont, pour sa part, il avait annoncé, dès 1935, le lieu et la date à deux jours près<sup>31</sup> — non pas, estima-t-il en mai 40, qu'il était particulièrement visionnaire, mais plutôt que les chefs militaires et politiques de la France étaient particulièrement aveugles.

Cependant, ce renoncement de Vercors à un pacifisme total n'était pas un reniement de ses convictions profondes : il fallait faire la guerre en dernier recours et voir l'ennemi comme un frère égaré.

C'est pourquoi, dans Le Silence de la mer, il voudra exprimer son humanisme et inciter le peuple français à résister à l'ennemi, non seulement avec les armes, mais aussi avec l'Esprit, d'où vient le silence comme forme de résistance profonde. Il nous montre également, malgré le silence des deux personnages français de la nouvelle, que même dans ce contexte-là, il avait mauvaise conscience de ne pas accorder son amitié à un officier allemand digne — amitié en laquelle il croyait profondément mais à laquelle les circonstances l'empêchaient de donner libre cours : "C'est peut être inhumain de lui refuser l'obole d'un seul mot." (p. 29). Et le récit de sa vie au cours de cette période est émaillé d'exemples qui illustrent de semblables scrupules ; ainsi l'anecdote d'un voyage en train, effectué en 40 en compagnie de deux marins allemands : "En arrivant à Angoulême et comme j'allais sortir, ils m'arrêtèrent dans le couloir pour me demander si c'était Bordeaux. Je leur dis 'oui' et je les vis saisir leurs sacs et leurs affaires, descendre précipitamment. Ensuite je m'en voulus de les avoir trompés. Il avaient l'air de braves garcons." 32

<sup>&</sup>lt;sup>28</sup> *Ibidem*, p. 24.

<sup>&</sup>lt;sup>29</sup> *Ibidem*, p. 26.

<sup>&</sup>lt;sup>30</sup> *Ibidem*, p. 28.

<sup>&</sup>lt;sup>31</sup> Ibidem, p. 17 : "Dans l'album que j'avais composé cette année-là, et publié en 1936 [sous le titre : Visions rassurantes de la guerre"], figure en effet la prédiction suivante : "Le 12 mai 1940, au cours de la défense de Bapaume, le énième bataillon d'infanterie est anéanti."."

<sup>&</sup>lt;sup>32</sup> *Ibidem*, p. 111.

Le plus dur fut pour lui de ne plus pouvoir, face aux atrocités commises, considérer les nazis comme des êtres humains: "J'ai mal d'écrire ces mots. J'ai mal vraiment. Car j'aime les hommes, je veux aimer les hommes, tous. Tous, même les Allemands. Mais je ne puis plus... je ne puis plus penser aux Allemands comme à des hommes. Voilà ce qu'ils ont fait de moi, de nous, et cette dégradation aussi est atroce."33 Dans "Qu'avez-vous fait de moi?", texte de juin 44, Vercors maudit les nazis pour l'amputation du respect de soi-même qu'ils lui ont fait subir et pour l'abaissement moral où il voyait se gangrener continuellement l'âme des meilleurs. Et il compare sa réaction au spectacle d'un film vu vers le mitan de l'entre-deux-guerres avec celle qui fut la sienne au milieu des combats féroces de la libération de Paris. Dans le premier cas, alors qu'il haïssait encore la haine et la mort donnée, assis dans un fauteuil de cinéma, il avait failli hurler à la vue de scènes de guerres horribles qui, après deux heures de fureur et de bruit, s'étaient achevées dans un soudain silence effroyable; et il s'était juré de n'accepter jamais, sous aucun prétexte, de consentir la moindre excuse au retour de telles abominations ; il éprouvait tant de pitié pour ces hommes (amis ou ennemis) que son coeur n'y pouvait suffire. Alors qu'à la libération, une nuit, il était resté indifférent à la chute d'un avion en flamme dans un champ non loin de chez lui, et il s'était recouché et peu à peu rendormi, aidé par le retour du silence; pourtant un autre silence l'avait longtemps tenu éveillé : l'affreux silence de son coeur, envahi par la haine, le désir de meurtre, la satisfaction de voir souffrir l'ennemi, et l'indifférence glacée à des millions de morts. "En suis-je vraiment là?", s'était-il demandé.34

C'est cet humanisme, muri au cours de la Première Guerre Mondiale et remis en question par la Seconde, qui est le premier ferment de l'écriture du *Silence de la mer*, un humanisme en crise que devaient mettre encore à l'épreuve, mais aussi renforcer, certaines rencontres importantes.

#### 1.3.2. Quelques rencontres insignes

"La nuit s'ouvre"

Vercors<sup>35</sup>

Il y eut en effet dans la vie de Jean Bruller certaines rencontres qui motiveront

<sup>&</sup>lt;sup>33</sup> "Souffrance de mon Pays" in Le Sable du temps, op. cit. pp. 38-39.

<sup>&</sup>lt;sup>34</sup> "Qu'avez-vous fait de moi?" *ibidem*, p. 86. Voir également *La Bataille du Silence*, op. cit., pp. 337-338.

<sup>&</sup>lt;sup>35</sup> La Bataille du Silence, op. cit., p. 191.

directement, non seulement l'entrée en littérature de Vercors, la création des Editions de Minuit et la rédaction du *Silence de la mer*, mais encore le choix des personnages et la trame de cette nouvelle — qui est donc loin d'être entièrement imaginaire.

Pierre de Lescure — La rencontre la plus déterminante fut celle de Pierre de Lescure, libraire éditeur à Paris. Elle se produisit à l'automne 1940, juste après la démobilisation de Jean Bruller. Il est vrai que les deux personnes se connaissaient déjà; mais leurs relations, qui avaient été jusque-là superficielles, vont s'approfondir. Dans Paris occupé, Lescure est en effet le premier qui laisse entrevoir à Vercors que l'on peut agir, reprendre le combat, en aidant l'Angleterre. Et c'est Lescure qui le fait entrer dans un réseau de l'*Intelligence Service*. Mais il fit plus encore pour l'écrivain.

A ce moment-là, Vercors avait entrepris d'écrire un petit roman basé sur l'amour qu'il avait porté à une jeune fille appelée Stéphanie. C'était ses débuts d'écrivain : "Mais, depuis quelques mois, le souvenir de Stéphanie n'était-il pas en train de me changer en homme de lettres." <sup>36</sup> Il montra le récit commencé à Lescure, qui l'encouragea à poursuivre en infléchissant son argument dans le sens d'un encouragement à la Résistance.

Les Allemands — Plus tard, en juillet 41, en vacances dans sa résidence de Villiers, Vercors reçut la visite de son ami Jacques Valette qui lui fit part d'une anecdote qu'il tenait lui-même d'un ami. Celui-ci dînait dans un restaurant à côté d'un Allemand en civil et d'un autre en uniforme. Le militaire était inquiet : il revenait de la Pologne détruite, retrouvait la France soumise à l'ennemi mais calme, et il entendait parler de la poignée de main de Montoire entre le Führer et Pétain comme d'une "promesse de résurrection"; il se demandait si on n'allait pas laisser la France se relever aux frontières de l'Allemagne : ne serait-il pas insensé de le permettre? "Le civil l'avait laissé parler d'abord. Puis, d'une voix un peu moqueuse, il avait dit : 'Laissez donc les Français s'endormir sur leurs illusions. Pour les anéantir, il faut d'abord limer leurs griffes. Vous ne comprenez pas que nous les roulons? Il avait conclu, en français, avec un lourd accent : 'Ch'emprasse mon rival mais c'est pour l'étouffer!' Les deux hommes avaient bien ri." '37

Le récit de cette anecdote — dont la scène se retrouve transposée dans *Le Silence de la mer* (p.53) — fut pour Vercors "un trait de lumière". Il avait trouvé son sujet pour la nouvelle que souhaitait Lescure. Il écrirait pour les Français qui balançaient encore entre collaboration et résistance et, surtout, pour les écrivains qui commençaient à retourner leur veste. Il mettrait en scène cet officier; cependant, il n'en ferait pas un ennemi mais un amoureux de la France, comme l'avait été Ernst Jünger qui avait cru sincèrement au mariage des anciens adversaires dans une Europe heureuse, avant de comprendre que la

<sup>&</sup>lt;sup>36</sup> *Ibidem*, p. 166.

<sup>&</sup>lt;sup>37</sup> *Ibidem*, p. 182.

brutalité nazie rendait impossible une telle union; il faudrait donc que son personnage allemand soit sympathique, le meilleur des Allemands possible, et qu'il déploie une tentative de séduction de bonne foi et efficace, capable d'aboutir. Les Français peu à peu se laisseraient persuader : il le montrerait à travers les sentiments d'une jeune fille, qui de la haine froide passerait à une sorte d'attirance retenue, inavouée pour l'occupant. Mais l'entreprise de l'Allemand échouerait finalement d'elle-même : il découvrirait la mystification dont il était lui-même victime et à la fois coupable, puisqu'il s'efforçait de persuader ses hôtes de la bienveillance des nazis dont il apercevrait à présent avec stupeur l'horrible malhonnêteté. Vercors avait d'abord pensé faire un "happy end" : au moment où l'Allemand prendrait conscience de son involontaire imposture, il choisirait la révolte et y entraînerait ses hôtes ; dès lors l'amour des jeunes gens pourrait s'avouer. Mais une telle fin n'était pas possible : elle allait à l'encontre de l'histoire ; en Allemagne il n'existait plus de résistants à Hitler, ils étaient tous déjà morts. Le drame de ce pays était l'obéissance : "Jünger aimait la France, mais il obéissait" 38 Et, finalement, la jeune fille n'abandonnerait qu'un premier et ultime mot : "adieu", comme "l'aumône d'un amour impossible et blessé".

La question se pose toutefois de savoir pourquoi Vercors, pour bâtir son personnage, inverse à ce point la personnalité de l'officier allemand entrevue à travers l'anecdote de J. Valette? Car enfin ce nazi n'espérait pas, comme le futur Von Ebrennac, la possible résurrection de la France; il la redoutait au contraire! C'est que, nous l'avons déjà dit, Vercors fait profession d'humanisme; mais cette générosité n'est pas, en 40, une abstraction morale maintenue à toute force envers et contre toute vérité historique, la survivance d'une résolution périmée, acquise en 14-18, renforcée avant-guerre mais désormais inadéquate à la période de l'Occupation; <sup>39</sup> car en dépit de l'ébranlement qu'elle subit à l'épreuve du nazisme, elle s'alimente, elle aussi, à la source d'autres rencontres avec les Allemands. Et, finalement, le personnage de Von Ebrennac apparaîtra comme la synthèse littéraire de tout un ensemble de "personnalités" allemandes auxquelles Vercors aura, directement ou non, été confronté.

Ces rencontres, dont le souvenir nourrit le personnage de Von Ebrennac et qui se retrouvent transposées dans *Le Silence de la mer*, sont au moins au nombre de quatre, outre celle que nous venons de rapporter.

La plus remarquable — quant au signe d'espoir qu'elle représenta pour Vercors, et qui donnera le plus corps à Von Ebrennac — fut sans doute celle d'un ancien combattant du Kaiser à Verdun, dont il fit la connaissance sur les pistes de ski à Montana-sur-Sierre, dans le Valois, et qu'il revit à Paris au moment de la nazification de l'Allemagne. La première fois, l'Allemand l'avait abordé sur les pistes pour lui dire son plaisir de parler à un

<sup>&</sup>lt;sup>38</sup> *Ibidem*, p. 183.

<sup>&</sup>lt;sup>39</sup> Auquel cas elle serait très problématique, voire suspecte.

Français ; et, au coin du feu dans le salon de l'hôtel où ils logeaient tous deux — un décor transposé dans le Silence —, il avait beaucoup parlé en effet : de la guerre qu'on lui avait imposée, qu'il déclarait comme Vercors un crime inexpiable, et de ses espoirs d'entente franco-allemande. "Une bonne part des propos que je prête à mon Von Ebrennac du Silence de la mer, son amour pour la France, son aspiration à voir nos deux pays s'unir et se compléter, je les ai entendus de sa bouche, moi et aussi mon beau-frère ... en qui, tous deux combattants à Verdun, il voulait retrouver non un ancien ennemi, mais un compagnon d'armes et de misère."40 Les paroles de cet ancien officier de 14-18 vérifiaient donc entièrement, du côté allemand, le témoignage du valeureux Pierre Fort ; elles confirmaient aussi la sincérité des idées défendues par les films allemands de l'entre-deux-guerres. Et puis, quelques années plus tard, Vercors le revit seul et accablé. Il venait de quitter l'Allemagne nazifiée et émigrait pour l'Amérique. Son exil était le fruit de son désenchantement. Ses amis, après avoir cru comme lui en un rapprochement francoallemand, se ralliaient à Hitler. Ce qui se passait dans son pays le remplissait de honte et d'effroi : il annonçait l'apocalypse. Mais ce désespoir et cette expatriation offraient aussi une lueur d'espoir.

A la grande humanité de cet officier allemand, il faut — pour compléter la genèse du personnage de von Ebrennac — ajouter la civilité de celui qui occupa la maison de Jean Bruller, de la défaite jusqu'à la démobilisation, et qui la lui rendit alors très courtoisement, en des termes que l'on retrouvera dans la bouche de Von Ebrennac (p. 31): "Je m'y plaisais beaucoup. Elles est belle, elle a une âme." La politesse souriante de l'officier, son amabilité persistante, en dépit de la sécheresse de son interlocuteur français, sa remarque sur l'âme de la maison, l'état impeccable dans lequel il la restituait, le masque de Pascal qu'il avait installé sur la cheminée, tout ces faits et gestes ne pouvaient que susciter la sympathie et la confiance de Vercors.

Mais cette rencontre ne lui offrit pas seulement de nouvelles raisons d'espérer, elle fut aussi pour lui l'occasion d'éprouver pour la première fois son impuissance à leur donner corps, à répondre aux signes d'humanité de l'ennemi, une impuissance dont le silence allait être désormais la forme d'apparition. En effet, les jours suivant cet épisode, il devait croiser l'officier à plusieurs reprises, et celui-ci le saluer à chaque fois avec un large sourire, sans que jamais il ne pût lui répondre : "C'était devenu entre nous une cérémonie immuable."<sup>42</sup> Vercors explique la genèse de cette impuissance. La première fois qu'il l'avait revu, il n'avait pas tourné la tête afin de ne pas avoir à lui répondre. Aussitôt, un immense sentiment de culpabilité l'avait envahi, comme plus tard le narrateur du Silence : "Je ne puis sans souffrir offenser un homme, fût-il mon ennemi." (p.25). Alors il avait décidé qu'à

<sup>&</sup>lt;sup>40</sup> La Bataille du Silence, op. cit., pp. 23-24. Voir aussi pp. 183-184.

<sup>&</sup>lt;sup>41</sup> *Ibidem*, p. 116.

<sup>&</sup>lt;sup>42</sup> *Ibidem*, p. 146.

la prochaine rencontre, il lui répondrait par un simple mouvement de tête. Ce serait un salut de civilité. Malheureusement, la deuxième fois, il ne put mettre à exécution son projet, car il n'était pas seul, mais accompagné d'un homme qui ne digérait pas la défaite au point d'en maigrir : "s'il me le voyait saluer, moi, qu'allait-il en déduire? Tenter de m'expliquer ensuite ne serait que donner à mon geste une importance démesurée." Vercors comprit alors que cette récidive le liait pour toujours au silence, car si, la troisième fois, il changeait d'attitude, l'officier pour qui son précédent refus, sinon le premier, n'avait pu signifier qu'une décision réfléchie, interpréterait son revirement comme l'expression d'un regret, d'une réparation, comme l'aveu qu'il se donnait tort. Et ce fut ainsi chaque fois qu'il le revit ensuite : il resta silencieux ; plus l'Allemand saluait, plus il se raidissait. Mais cette lutte faisait souffrir Vercors ; cela dura des semaines, jusqu'à ce qu'enfin les troupes fussent envoyées ailleurs avec leur commandant. Un épilogue sensiblement semblable au dénouement du Silence.

Une autre rencontre qui devait inspirer l'auteur se produisit durant l'été 40, lorsqu'un Allemand entra dans le jardin de sa maison par erreur; au cours de la conversation qui se noua alors, il confia à Vercors et à sa femme son ennui de ne pas trouver en France les contacts qu'il fallait pour parler d'art et de littérature, et toutes les deux minutes il consultait sa montre dans l'espoir d'une invitation à manger, et il "recommençait aussitôt à parler pour ne pas s'engloutir dans ce silence insurmontable."<sup>44</sup> Enfin, un dernier Allemand, grand blond, souriant — qui reparaît peut être dans le Silence (p. 19) —, lui aussi égaré sur le chemin du château de la Kommandantur, suscitera la sympathie de Vercors; apercevant enfin le château, il avait déclaré: "Comme je regrette... Ici c'est un beaucoup plus beau château..."<sup>45</sup>, une phrase qui nous rappelle celle de Von Ebrennac dans Le Silence (p. 25): "Je féliciterai mes hommes qu'ils se soient trompés. Ici c'est un beaucoup plus beau château."

De tous ces hommes Vercors pensait qu'ils ne pouvaient pas nourrir de mauvaises intentions pour la France ; mais tout "bon allemand" que chacun d'entre eux fût, il était aussi un bon serviteur de son Führer.

Jean Bruller fit encore d'autres rencontres qui devaient inspirer la création des personnages féminins du *Silence*.

La nourrice allemande — La fiancée de Von Ebrennac lui fut ainsi suggérée par une jeune fille allemande qu'il avait avant-guerre engagée en qualité de nourrice et qui le révolta par un certain comportement. Un jour, elle vint vers lui, un moustique entre les doigts, en déclarant : "Voyez, je le punis : je lui arrache les pattes l'une... après...

<sup>&</sup>lt;sup>43</sup> *Ibidem*, p. 147.

<sup>&</sup>lt;sup>44</sup> *Ibidem*, p. 184.

<sup>45</sup> Idem

l'autre!"<sup>46</sup>, phrase que l'on retrouvera dans *Le Silence* (p. 40): "Sale petite bête, vilain petit moustique!... Oh! regardez, je vais le punir : je lui — arrache — les pattes — l'une — après — l'autre..."; Von Ebrennac en éprouvera un tel effroi qu'il se décidera à rompre ses fiancailles, comme la même sentiment avait poussé Vercors à renvoyer sa nourrice. Dans le *Silence* (p. 33), l'exemple viendra aussi illustrer l'inclination à la cruauté des nazis (p. 41).

Stéphanie — Quant au personnage de la nièce silencieuse du narrateur du Silence, il paraît bien être inspiré par Stéphanie, la muse de Vercors. Il l'avait rencontrée au cours de son adolescence, au cours de vacances passées à Combloux, dans le massif du Mont-Blanc. Elle avait quinze ans, il en avait dix-huit et c'était son premier amour. Il devait l'aimer en silence pendant un mois. Sa passion avait commencé quand il l'avait vue jouer au piano l'"Etude en mi majeur" de Chopin. Il n'avait pas même osé s'approcher tant il était ébloui par la beauté de la musique et de la jeune fille. Mais dans un grand sourire elle lui avait demandé d'interpréter une pièce pour elle, et il avait exécuté l'adagio de la "Sonate au clair de lune". Comme tous les adolescents de leur âge, il riaient et jouaient, mais toujours sous la surveillance de la mère de Stéphanie. Pendant quarante ans, le souvenir de la pureté de leurs sentiments accompagnera Vercors et nourrira son coeur d'un amour insatisfait : "La timidité, la réserve, la présence constante aussi d'une joyeuse compagnie, nous maintinrent longtemps dans les limbes des choses tues, des sentiments inavoués."47 Un jour, il la blessa avec une sottise, et elle le regarda avec un visage pâli, aux yeux remplis de douleur; cette image devait rester éternellement dans la mémoire de Vercors. "Ce fut le seul aveu qui se fit entre nous. Mais de ce jour tout était dit. Et pendant tout un mois nous nous sommes aimés ainsi dans le silence."48 Et quand, une fois, Jean se fit plus pressant, Stéphanie devait murmurer qu'il ne fallait pas aller plus loin : ils étaient trop jeunes. Leur amour silencieux vécut alors les péripéties de toutes les amours, et "les raccommodements"... "de se faire toujours à demi-mot, sous lesquels palpitaient des sentiments extrêmes, prenaient une intensité, une violence retenue qui ravageaient nos coeur."49. Mais jamais leurs réconciliations ne brisèrent d'un mot ni d'un geste la réserve qu'ils s'étaient "muettement promise". Puis un mensonge, un malentendu, en ébranlant la confiance qu'elle avait en lui, vont empêcher définitivement leur amour. Il continuera toutefois à la voir pendant des années; elle, secrètement, attendra un redressement de sa part, mais il ne le comprendra pas à cause de sa jeunesse. Il la revit, quelques années plus tard, le jour de son mariage. Tout était fini entre eux. En 42, il eut la velléité de la retrouver ; puis il apprit qu'elle et sa mère

<sup>&</sup>lt;sup>46</sup> *Ibidem*, p. 185.

<sup>&</sup>lt;sup>47</sup> *Ibidem*, p. 85.

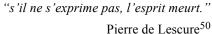
<sup>&</sup>lt;sup>48</sup> *Ibidem*, p. 86.

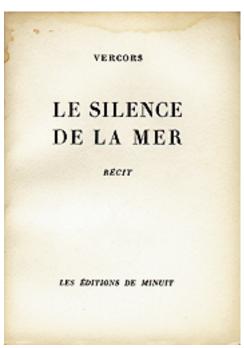
<sup>&</sup>lt;sup>49</sup> *Idem*.

avaient été déportées.

C'est le souvenir de cet amour pur, né de la musique, silencieux, retenu, à demi-avoué et finalement empêché par un mensonge et un malentendu, qui poussera Vercors à écrire, après qu'il lui fut rappelé vivement par des coïncidences et des ressemblances troublantes, au pied du Vercors où, entre deux armistices, il s'apprêtait à livrer l'ultime bataille. Et c'est manifestement cet amour qu'il transpose dans le *Silence*.

#### 1.3.3. La publication du Silence de la mer





Le silence de la mer, première édition publique des Éditions de Minuit (1944).

Vercors finit d'écrire sa nouvelle en octobre 41. Il la montra à Pierre de Lescure, qui manifesta son approbation par ces mots : "De longtemps je n'avais plus ressenti une pareille émotion." <sup>51</sup> Le Silence de la mer devait paraître dans la revue la Pensée libre, qui publiait déjà les texte de Lescure. Mais quelques jours plus tard, elle était anéantie par la Gestapo. Le problème se posa dès lors de savoir où faire imprimer la nouvelle. La

<sup>&</sup>lt;sup>50</sup> Voir ci-après note 54.

<sup>&</sup>lt;sup>51</sup> *Ibidem*, p. 187.

disparition de la revue avait fait de Vercors un écrivain sans éditeur. Mais cette situation n'était pour lui une nouveauté, puisqu'il avait édité lui-même ses albums d'avant-guerre : pourquoi ne ferait-il pas de même pour son *Silence de la mer?* Et Vercors ne pensait pas seulement à son livre ; il lui vint à l'esprit que s'il parvenait à mettre sur pied l'organisme nécessaire à la publication de son récit, il serait ensuite possible de l'utiliser pour une série d'autres ouvrages. C'était décidé : il créerait une maison d'édition clandestine. A travers ses ouvrages, les Français témoigneraient leur volonté de continuer la lutte, sans recourir à la propagande violente, non, ils garderaient la tête froide pour échapper aux passions, aux erreurs. "Ce dont il s'agissait en vérité, c'était de démontrer à l'opinion du monde que la France, dans le malheur et la violence, savait rester fidèle à son exigence la plus noble : celle de penser juste."52

Jean Bruller et Pierre de Lescure prirent tous les contacts nécessaires pour fonder cette maison d'édition dans la plus stricte prudence, car le moindre détail pouvait les dénoncer. C'est à ce moment-là que Jean Bruller décida de prendre le nom de Vercors pour pseudonyme d'écrivain; mais il lui fallait également prendre un pseudonyme d'éditeur: Drieu. Personne, en effet, ne devait connaître la vraie personne qui se cachait derrière ces deux pseudonymes. Même sa femme, ni sa mère ne pouvaient lire le livre, car elles reconnaîtraient les lieux, qui étaient ceux de leur maison à Villiers, et certaines paroles de l'officier. Un autre problème se posait: les éditions n'avaient pas de nom. Lescure et Vercors en avaient essayé quelques-uns comme "Editions souterraines", "Editions des Catacombes", "Editions de la liberté", "Editions du Refus"... Mais un jour, rue Bonaparte, Vercors jouait avec des mots: "l'ombre, la nuit, minuit — sur ce dernier me reviennent soudain un titre de Duhamel, un autre de Mac Orlan... La confession de Minuit... La tradition de Minuit... Bon sang, mais voilà ce qu'il nous faut: Les Editions de Minuit!"53

Ainsi tout était réglé. La machine commença à fonctionner clandestinement avec l'aide d'abord d'un petit nombre d'amis, dont la personne la plus importante fut sa vieille amie Yvonne Paraf; elle organisa peu à peu tout un réseau de résistants qui aidèrent à la publication et à la diffusion de l'oeuvre, en risquant leur vie. *Le Silence de la mer* avait été achevé d'imprimer le 20 février 1942, avec le *Manifeste* à insérer dans chaque volume que Pierre de Lescure avait rédigé. <sup>54</sup> Tout d'abord, il fut distribué en zone libre ; seuls quelques

<sup>&</sup>lt;sup>52</sup> *Ibidem*, p. 209.

 $<sup>^{53}</sup>$  Idem

<sup>&</sup>lt;sup>54</sup> "En un autre temps, on exilait des gens coupables de préférer Phèdre d'Euripide à celle de Racine. Gloire de la France, prétendait le tyran d'alors. Aujourd'hui, on interdit la physique d'Einstein, la psychologie de Freud, les chants d'Isaïe. Défense de réimprimer Meredith, Thomas Hardy, Katherine Mansfield, Virginia Woolf, Henry James, Faulkner, tous les autres que nous aimons. "N'exposez plus dans vos vitrines Shakespeare, Milton, Keats, Shelley, les poètes et les romanciers anglais de tous les temps", prescrit, par ordre de la Propagande allemande, le Syndicat des Libraires. Quant à la littérature française, la voici "contingentée" à son entrée en Belgique, en Hollande, en Grèce, partout où s'organise la Nouvelle Europe. Dès le mois de septembre 1940, le Syndicat des Editeurs signait "une convention de censure avec les autorités

exemplaires le furent gratuitement à Paris, où, jusqu'à l'été 43, presque personne ne le lut, mais où tout le monde en parlait. Pour cette raison, le *Silence* fut réédité. On se livrait partout à des spéculations sur l'origine de l'oeuvre, et on mélangeait tout : le nom des Editions avec celui de l'auteur ; un jour un ami très proche de Vercors lui dira : "Ca s'appelle Vercors. Un récit bouleversant. On va me le prêter, je te le passerai."55 Sa femme, qui leur servait le thé, dira en confiance : "Les Editions de Minuit, c'est Gallimard."

Cette renommée avait déjà passé les barrières de Paris et la frontière de la France, on avait réédité la nouvelle à Londres et en Amérique. Un jour, alors que Vercors écoutait la B.B.C., il fut surpris d'entendre : "Mais pour que vive la France, ... les tracts, les pamphlets ne suffisent pas. Il faut des oeuvres, il faut des livres. Et je m'adresse à vous, Vercors, encore inconnu et déjà célèbre... "Il s'agissait du représentant du général De Gaulle! Vercors ne savait pas non plus que son récit était déjà réédité en Algérie, au Sénégal, en Australie, en Suisse au Québec, à Beyrouth. Sa renommée était de plus en plus grande ; lui, cependant, restait dans le plus grand anonymat. Les Editions de Minuit avaient publié à ce moment-là d'autres ouvrages comme l'Honneur des poètes, le Cahier noir, les "Amants d'Avignon", et beaucoup d'autres encore.

Au printemps 1944, quand le débarquement américain était imminent, Vercors se posa la question suivante sur le destin futur des Editions de Minuit : "Devons-nous, pouvons-nous, dans ces conditions, songer encore à publier des oeuvres consacrées à la défense de la 'pureté de l'esprit'? N'est-ce pas le moment d'appeler, nous aussi, à la révolte et au combat?"<sup>56</sup> Une réunion eut lieu pour décider du destin des Editions de Minuit. La discussion fut vive. Vercors pensait que l'on pouvait saborder les Editions et que chacun, personnellement, pouvait entrer dans l'action combattante, mais que cela ne signifiait pas qu'il fallait altérer le sens de la maison d'édition, "ce qu'elles ne peuvent trahir, même pour la meilleure des causes, sans en affaiblir la portée." Finalement, il fut décidé que la

d'occupation". Un avertissement au public déclarait : "En signant cette convention, les autorités allemandes ont voulu marquer leur confiance à l'Edition. Les Editeurs, eux, ont eu à coeur de donner à la pensée française le pouvoir de continuer sa mission tout en respectant les droits du vainqueur", et "les autorités allemandes enregistrèrent avec satisfaction l'initiative des Editeurs".

A une autre époque de l'Histoire française, des préfets "annulaient" les écrivains qui refusaient de faire l'éloge de leur maître. Le maître disait des autres : "Je leur ai ouvert mes antichambres et ils s'y sont précipités."

Il existe encore en France des écrivains qui ne connaissent pas les antichambres et refusent les mots d'ordre. Ils sentent profondément que la pensée doit s'exprimer. Pour agir sur d'autres pensées, sans doute, mais surtout parce que, s'il ne s'exprime pas, l'esprit meurt.

Voilà le but des Editions de Minuit. La propagande n'est pas notre domaine. Nous entendons préserver notre vie intérieure et servir librement notre art. Peu importe les noms. Il ne s'agit plus de petites renommées personnelles. Peu importe une voie difficile. Il s'agit de la pureté spirituelle de l'homme.", ibidem, p. 211-212.

<sup>&</sup>lt;sup>55</sup> *Ibidem*, p. 278.

<sup>&</sup>lt;sup>56</sup> *Ibidem*, p. 327.

publication cesserait, sauf pour les manuscrits écrits et reçus avant le débarquement.

Vercors voulait qu'après la guerre, dès la libération, les Editions de Minuit disparaissent : leur nom les y obligeait ; il soutenait que lui et ses amis n'étaient pas des éditeurs de profession, qu'ils n'avaient pas de capitaux, que s'ils n'en appelaient pas, ils seraient paralysés, et que s'ils en appelaient, l'affaire leur sortirait des mains. Mais c'est l'opinion contraire qui prévalut. Par ailleurs, Vercors voulait conserver son *incognito*, mais ce ne fut pas non plus possible. Après la guerre, le secret serait dévoilé. Le lendemain de la Libération, la radio lançait à Vercors des messages répétés et urgents. Il fallait qu'il aille au Comité National des Ecrivains. Il s'y rendit et y rencontra des écrivains comme Mauriac, Sartre, Camus qui le félicitèrent pour la tâche accompli<sup>57</sup>. Il sera sollicité pour des reportages dans d'innombrables revues, et le général De Gaulle lui-même l'invitera à dîner.

<sup>&</sup>lt;sup>57</sup> Pourtant Vercors écrit : "Que fais-je ici? Je m'y sens peu d'amis, et l'on me fait bien sentir que je ne suis pas vraiment du bâtiment (cela ne changera guère avec les années).", ibidem, p. 348. Il faut dire que Sartre (!) et Camus ne lui avaient tendu qu'une main distraite (ce qui l'avait peiné, car il espérait leur amitié), que Queneau, Vaillant et Blanzat ne lui avaient adressé qu'un vague sourire et n'avaient pas échangé deux paroles avec lui...

#### 1.4. LE TITRE

Quand on ouvre la nouvelle, la première question qui vient à l'esprit est : "Pourquoi le 'silence de la mer'?" Elle fut posée à Vercors par son imprimeur, Georges Oudeville : "J'ai lu le manuscrit. Elle est bonne cette histoire. Mais qu'est-ce que l'auteur veut dire avec son titre? Pourquoi le Silence de la mer? Moi je dirais plutôt le silence de la nièce. Pas vous?" 58 Vercors répondra qu'il s'agit d'une image symbolique.

La Bataille du Silence nous apprend que, lorsqu'il chercha son titre, il pensa après bien des suggestions à "une image poétique et sauvage" qui le hantait : "sous la tranquillité trompeuse de la surface des eaux, la mêlée incessante et cruelle des bêtes dans les profondeurs. Et j'appelai ma nouvelle le Silence de la mer." 59 Cette image le poursuivait-elle depuis l'aventure de Stéphanie? Nous pouvons le penser. Mais dans le titre la métaphore disait davantage. A l'imprimeur Oudeville, il avait concédé que l'auteur (n'oublions pas qu'il ne s'était pas encore dévoilé) n'avait peut être pas été assez clair sur l'essentiel, et qu'il lui en parlerait. Et, en effet, il devait ajouter, dans les dernières pages du Silence (p. 55) quelques lignes où il évoque la mêlée silencieuse des bêtes dans la mer ; le passage survient juste après l'annonce par Von Ebrennac de l'apocalypse que préparaient sournoisement les nazis :

"Le silence tomba une fois de plus. Une fois de plus, mais, cette fois, combien plus obscur et tendu! Certes, sous les silences d'antan, — comme, sous la calme surface des eaux, la mêlée des bêtes dans la mer, — je sentais bien grouiller la vie sous-marine des sentiments cachés, des désirs et des pensées qui se nient et qui luttent. Mais sous celui-ci, ah! rien qu'une affreuse oppression..."

Ces lignes résument assez bien la double signification du "silence" dans la nouvelle (cf. 2. 2.)

D'une part, le "silence" de la mer symbolise la fausse paix d'un mutisme forcé ; car sous la tranquillité apparente de la "mer", les luttes internes que chacun éprouvait à l'intérieur de son coeur, entre des sentiments le plus souvent contradictoires, mêlés de haine et d'amour, le condamnaient à l'inexprimable, à l'incommunicable. Vercors ressentait cette double contrainte qui impose silence : il aimait le peuple allemand comme il aimait les hommes, mais la guerre et les atrocités commises avaient rempli son coeur de haine.

D'autre part, comme le passage cité le dit aussi, plus profond encore, un autre silence,

<sup>&</sup>lt;sup>58</sup> *Ibidem*, p. 203.

<sup>&</sup>lt;sup>59</sup> *Ibidem*, pp. 186-187.

plus redoutable encore : l'affreux silence du coeur, celui dont nous avons parlé plus haut (1.3.1.). Cette fois, il s'agit du silence de l'amour, dans un coeur oppressé par une haine totale provoquée par l'oppression également totale du nazisme entièrement voué à la mort de l'autre.

L'on nous dira peut-être que nous oublions l'essentiel, c'est-à-dire la Résistance volontaire à l'ennemi : celle qui agit en silence, dans le secret, qui *doit* se taire jusque sous la torture, comme Jean Moulin en a donné l'exemple héroïque à tous les Résistants, et qui *exige* de ceux qui n'ont pas le courage ou la possibilité de prendre les armes, qu'au moins ils s'abstiennent de communiquer avec l'ennemi et surtout de répondre à ses sollicitations, qu'ils résistent par le coeur. Une exigence qui faillit même condamner l'écrivain Vercors au silence, quand il comprit, à l'automne 40, que toute expression publique était utilisée, détournée par les nazis, et qu'en conséquence il ne fallait rien publier avec l'accord de l'occupant, fût-ce dans des revues apparemment ouvertes à la critique, car, en vérité, elles appâtaient l'esprit libre pour mieux l'asservir ensuite. "Il n'était donc qu'un seul devoir, qu'une seule loi : se taire." <sup>60</sup> C'est pour éviter une telle récupération que, même lorsque Vercors éditera clandestinement des livres, ce sera toujours avec l'achevé d'imprimé : publié sous l'occupation nazie. <sup>61</sup>

Oui, ce silence-là résonne aussi dans le titre de la nouvelle. Mais il serait réducteur de l'y entendre seul, voire de l'y entendre d'abord. Ce serait se méprendre sur le sens et la portée de l'oeuvre, que nous avons commencé à mettre en lumière. Il est vrai que dans "Souffrance de mon Pays", Vercors insistera sur la signification du silence comme engagement, voire exclura toute autre interprétation : "J'ai peint, dans le Silence de la mer, le silence de la France. Mais je n'ai peint que celui qu'elle s'était imposé à elle-même. Je n'ai pas peint celui qui lui était imposé. Un silence qui rongeait tous ces hommes comme un mal sans cesse présent." Mais "Souffrance de mon Pays" est un texte écrit en novembre 44 pour la revue américaine Life, avec l'intention de faire comprendre au public américain des maux, dont le principal — moral — était l'impuissance, et qu'il n'était guère disposé à se représenter (n'oublions pas que le général De Gaulle dut attendre novembre 43 pour être enfin reconnu chef du C.F.L.N., ni, bientôt, Yalta). L'auteur de "Souffrance de

<sup>&</sup>lt;sup>60</sup> *Ibidem*, p. 137.

<sup>61</sup> Mais même cette précaution n'était pas inspirée par le seul souci d'éviter toute confusion avec les ouvrages édités sous l'occupation allemande avec l'accord des autorités ennemies, et donc de prévenir toute récupération : "... je veux croire que l'âme allemande, celle de la vieille Allemagne kantienne et humaniste, ne s'est pas engouffrée tout entière dans le maelström nazi ; qu'elle résiste sourdement et que nous la retrouverons vivante. Alors ce que je veux marquer [par l'achevé d'imprimer], c'est que nous faisons encore la différence, que nous la ferons tant que cela sera possible. Que nous ne menons pas une guerre de puissance à puissance, encore moins de peuple à peuple, mais une guerre de l'esprit contre les crimes de l'oppression. (...)... supposez que je reçoive un manuscrit, disons, de Thomas Mann, ou de Bertolt Brecht, bref d'un exilé allemand? Je veux pouvoir user de la même formule ; or, occupation allemande, ne serait-ce pas à leur égard un peu gênant, un peu cruel?", ibidem, pp. 262-263.

mon Pays" se présente donc comme un ambassadeur auprès d'une Amérique dont il vient chercher la confiance, l'estime et l'amitié. Comment les habitants d'un territoire qui de toute son histoire n'a jamais connu l'invasion (sinon celle dont leur pays est né) auraient-il pu comprendre le profond message du *Silence*?

Nous allons à présent tenté de confirmer, par l'analyse littéraire de la nouvelle, la compréhension de son sens et de sa portée que sa situation nous a déjà permis d'acquérir.

### **PARTIE II**

# ANALYSE LITTÉRAIRE THÉMATIQUE DE L'OEUVRE

### 2.1. UN IMPOSSIBLE MARIAGE FRANCO-ALLEMAND

Si Vercors était un humaniste convaincu de la nécessaire amitié entre les peuples français et allemand, il était également persuadé qu'au moment de la guerre contre la barbarie hitlérienne, il fallait combattre le nazisme. Dès lors, toute amitié avec les Allemands était subordonnée à la fin de la guerre.

# 2.1.1. La France et l'Allemagne vues par Werner Von Ebrennac

Tout au long du récit, Von Ebrennac, l'officier occupant de la maison, établira diverses comparaisons entre la France et l'Allemagne. Jusqu'à son retour de Paris — où il aura pris conscience des véritables intentions des nazis — il défendra l'idée d'une complémentarité entre ces deux pays. Il exprimera à ses hôtes l'admiration et l'amour qu'il ressent pour la France, bien que, nous le verrons plus loin, il n'ait jamais visité la France avant l'invasion hitlérienne, par respect pour son père.

La première comparaison qu'il fait entre la France et l'Allemagne est une opposition entre la dentelle de l'hiver français et la masse taurine de l'hiver allemand. Ces images marquent une très grande sympathie pour la France mais n'excluent toutefois pas une certaine indulgence pour l'Allemagne. "L'hiver en France est une douce saison. Chez moi c'est bien dur. Très. Les arbres sont des sapins, des forêts serrées, la neige est lourde làdessus. Ici les arbres sont fins. La neige dessus c'est une dentelle. Chez moi on pense à un taureau, trapu et puissant, qui a besoin de sa force pour vivre. Ici c'est l'esprit, la pensée subtile et poétique." (p.27).63 Nous avons souligné dans le texte l'opposition de vocabulaire entre, d'une part, la douceur, la légèreté aérienne, la finesse ou la subtilité de la spiritualité française, et, d'autre part, la dureté, l'épaisseur, la lourdeur de la puissance vitale allemande. Nous pouvons remarquer au passage que les attraits de la France relevés ici laissent deviner les qualités artistiques et littéraires de l'officier.

Comme nous l'avons dit précédemment, l'Occupation va permettre à Von Ebrennac de découvrir la France qu'il admirait depuis longtemps sans jamais avoir pu la visiter à cause de son père : ""J'aimai toujours la France, dit l'officier sans bouger. Toujours. J'étais un

<sup>&</sup>lt;sup>63</sup> Nous rappelons que nous indiquons entre parenthèses, à la suite de nos citations ou références, la pagination du *Silence de la mer* dans "Le livre de poche" (n°25).

enfant à l'autre guerre et ce que je pensais alors ne compte pas. Mais depuis je l'aimai toujours. Seulement c'était de loin. Comme la Princesse lointaine." Il fit une pause avant de dire gravement : "A cause de mon père."" (p. 27). En effet, l'influence paternelle a joué un rôle important sur l'évolution des rapports affectifs de Von Ebrennac avec la France.

Son père avait une foi très vive dans la politique de Locarno (accord Briand-Stresemann de 1924). D'une part, il croyait que l'union dans l'amitié de la France et de l'Allemagne serait l'avenir de l'Europe; elle devait être le seul moyen de prévenir la guerre et d'apporter une paix éternelle. "Il aima Briand, il croyait dans la République de Weimar et dans Briand. Il était très enthousiaste. Il disait : "Il va nous unir, comme mari et femme." Il pensait que le soleil allait se lever sur l'Europe..." (p. 28). D'un autre côté, le père fut déçu par l'échec de cette politique, à cause des grands bourgeois cruels — "les gens comme vos de Wendel, vos Henry Bordeaux et votre vieux Maréchal" (p. 28). Cette déception modifia très sensiblement l'attitude de Von Ebrennac qui devra faire une promesse à son père en train de mourir : fuir la France tant qu'il ne pourrait y entrer en vainqueur "botté et casqué". Dans ce passage, Von Ebrennac dénonce les personnes qui ont collaboré à l'échec de la République de Weimar, en un moment où il fallait tout faire pour l'appuyer et empêcher la montée du nazisme — une position, nous l'avons vu, que partageait Vercors. Mais désormais, pensait Von Ebrennac, l'Allemagne, humiliée par le Traité de Versailles et traversant une grave crise, n'avait plus d'autre chemin que la guerre, de laquelle, selon lui, devait sortir "de grandes choses pour l'Allemagne et pour la France." (p. 29).

Toutefois, malgré la guerre, Von Ebrennac admire les Français qui aiment leur patrie, qui sont fidèlement patriotes et bien décidés à refuser tout contact avec l'Occupant : "Je suis heureux d'avoir trouvé ici un vieil homme digne. Et une demoiselle silencieuse." (p. 33). Par contre, il condamne la lâcheté des Français serviles, qui se sont laissé dominer sans opposer aucune résistance. "Quand nous sommes entrés à Saintes... j'étais heureux que la population nous recevait bien. J'étais très heureux. Je pensais : Ce sera facile. Et puis j'ai vu que ce n'était pas cela du tout, que c'était de la lâcheté." (p. 33). De manière générale, le soldat allemand Von Ebrennac montre une ouverture d'esprit très favorable pour tout ce qui est français. Ainsi, lorsqu'il en vient à établir un parallèle entre les littératures de la France, de l'Allemagne et d'autres pays, en énumérant la suite alphabétique des écrivains français présents sur les rayons de la bibliothèque de ses hôtes, il remarque que tout pays ne possède qu'un seul grand auteur classique pour incarner son génie, alors que la France, elle, peut en produire un grand nombre : "... "Balzac, Barrès, Baudelaire, Beaumarchais, Boileau, Buffon... Chateaubriand, Corneille, Descartes, Fénelon, Flaubert... La Fontaine, France, Gautier, Hugo... Quel appel!" dit-il avec un rire léger et hochant la tête. "Et je n'en suis qu'à la lettre H! [...] Les Anglais, reprit-il, on pense aussitôt : Shakespeare. Les Italiens : Dante. L'Espagne : Cervantes. Et nous, tout de suite : Goethe. Après, il faut chercher. Mais si on dit : et la France?... Il se pressent, ils sont comme une foule à l'entrée d'un théâtre, on ne sait pas qui faire entrer d'abord."" (p. 31-32). En revanche, l'Allemagne lui paraît la patrie par excellence de la musique. "Mais pour la musique, alors c'est chez nous: Bach, Haendel, Beethoven, Wagner, Mozart... quel nom vient le premier?" (p. 32). Il ne s'agit donc pas pour lui d'opposer l'un à l'autre les deux peuples qui viennent de se faire la guerre, mais de mettre en valeur leur complémentarité, afin d'inviter ses hôtes à conclure à la nécessité de leur union.

Cependant, si Von Ebrennac éprouve une profonde émotion en face de Chartres et de tout ce qui est la culture française, il est bien un serviteur de son Führer, qu'il présente comme quelqu'un qui a "les plus grandes et les plus nobles idées" (p. 41). Mais il avouera aussi sa méfiance à l'égard des chefs de l'Allemagne nazie, en même temps, il est vrai, que par une sorte de solidarité patriotique, il explique, sans l'excuser, leur comportement : "c'est cela qui arrive aux Allemands toujours quand ils sont très seuls." (p. 41). Il ne s'en fait pas moins des illusions à leur égard : "La France leur apprendra à être des hommes vraiment grands et purs." (p. 41). Ici encore tout semble tenir à un rapprochement franco-allemand.

# 2.1.2. Le transfert de l'amour pour la France sur la nièce

Comme nous l'avons vu précédemment, Von Ebrennac était partisan d'un mariage franco-allemand; mais il voulait comme épouse pour l'Allemagne une France digne, et pour cette raison, il aimait les résistants à l'occupation allemande.

La première image d'union conjugale présentée par Von Ebrennac illustre l'amour que son père portait à la France; ainsi celui-ci avait-il déclaré à propos de Briand: "Il va nous unir comme mari et femme." (p. 28). L'officier avait prononcé cette phrase, son regard posé sur la jeune fille de la maison, comme s'il transférait sur elle cet amour international. Et, en effet, tout le long de la nouvelle, il multiplie les images qui évoquent indistinctement l'amour pour la France et l'amour pour la nièce. Quand le soldat allemand s'exprime sur la complémentarité de la France et de l'Allemagne, il le fait en ces termes, alors que ses yeux souriants se posent sur le profil de la jeune fille: "... Nous ne nous battrons plus: nous nous marierons!" (p. 32). On peut penser que c'est là une proposition de mariage qu'il lui adresse, en l'invitant à briser son silence comme s'ils étaient deux personnes qui se sont fâchées. Pour lui, vaincre le silence de la France, c'est aussi bien vaincre le silence de la nièce — un défi qui lui plaît, comme il plaît à un soupirant que sa belle lui résiste: "Je suis heureux d'avoir trouvé ici un viel homme digne. Et une demoiselle silencieuse. Il faudra vaincre ce silence. Il faudra vaincre le silence de la France. Cela me plaît." (p. 33).

Cependant, si l'oncle nous dit que l'officier avait posé son regard sur sa nièce, il précise qu'il "ne la regardait pas comme un homme regarde une femme, mais comme il regarde une statue." (p. 28). Pourquoi cette nuance de la part de Vercors? Sans doute, faut-il d'abord noter que la nièce apparaît bien comme une statue : "Et en fait, c'était bien une statue. Une statue animée, mais une statue." C'est qu'elle résiste. Mais peut-être aussi l'auteur veut-il faire comprendre au lecteur que la jeune fille est pour Von Ebrennac, certes une personne qu'il rêve de conquérir, mais aussi un symbole, l'image même de cette France à laquelle il a tant rêvé; se faire aimer de la jeune fille serait à la fois combler son amour personnel et sceller cette union sacrée avec la France à laquelle il attache tant de prix. La jeune fille incarne l'image de la France digne qu'il veut comme épouse pour l'Allemagne, elle est sa "Princesse Lointaine" qu'il doit aimer de loin, en silence, car son amour est inavouable ; elle représente aussi la beauté qu'il aime dans la France. Elle sera la belle dans l'histoire que Von Ebrennac va évoquer : Das Tier und die Schöne, lesquels désignent aussi bien l'Allemagne et la France que l'officier lui-même et la jeune fille. "La Bête la tient à merci — impuissante et prisonnière, — elle lui impose à toute heure du jour son implacable et pesante présence... La Belle est fière, digne... Elle est maladroite, brutale, elle paraît bien rustre auprès de la Belle si fine... Mais elle a du coeur, oui, elle a une âme qui aspire à s'élever. Si la Belle voulait!... " (p. 33). Mais le passage glisse rapidement vers l'évocation d'un couple plutôt que vers celle de deux nations : "... elle découvre au fond des yeux du geôlier haï une lueur, — un reflet où peuvent se lire la prière et l'amour... C'est maintenant un chevalier très beau et très pur, délicat et cultivé, que chaque baiser de la Belle pare de qualités toujours plus rayonnantes... " (p. 33). Les termes d'"union" de "mariage" reviennent sur ses lèvres: "des unions solides, des unions où chacun gagne de la grandeur... (p. 33), "Leur union détermine un bonheur sans problème... Leurs enfants... sont les plus beaux..." (p. 34). Toutes ces allusions suggèrent l'amour de l'officier pour la jeune fille silencieuse.

Ainsi voyons-nous l'ambiguïté des propos de Von Ebrennac : son ambition de conquérir la France se distingue à peine de son aspiration à gagner l'amour de la nièce. Mais encore, il exprime confusément son besoin d'être accueilli par la France — source de culture, pays qui a une âme, comme la maison de ses hôtes — et son besoin d'être accepté par la nièce ; il ne veut conquérir ni la France ni la jeune fille par la force : "Maintenant j'ai besoin de la France. Mais je demande beaucoup : je demande qu'elle m'accueille. Ce n'est rien, être chez elle comme un étranger, — un voyageur ou un conquérant. Elle ne donne rien alors, — car on ne peut rien lui prendre. Sa richesse, sa haute richesse, on ne peut la conquérir." (p. 36). Et il sollicite un geste, un encouragement de la France — et nous entendons : de la jeune fille : "cela dépend d'elle aussi. Il faut qu'elle accepte!" '(p. 36). Ainsi, par ces glissements de sens, la relation franco-allemande se personnalise. Autre illustration de cette équivoque : Von Ebrennac pense qu'il doit vivre en France, et par conséquent dans la

maison de ses hôtes, comme une personne ordinaire, intégrée, non comme l'occupant allemand : "Il faudra que je vive ici, longtemps. dans une maison pareille à celle-ci. Comme le fils d'un village pareil à ce village... Il faudra... " (p. 37). Le silence de la citation est très important, il nous laisse à penser que la continuation de la phrase serait : "que j'aie pour compagne une jeune fille de ce pays...", mais qu'il ne peut — et ne pourra jamais — prononcer une telle phrase, car leur amour est inavouable et impossible dans les circonstances présentes.

C'est à l'occasion de la louange des bons sentiments de l'Allemagne et de son Führer — nuancée toutefois par l'aveu de leurs dispositions à se montrer cruels dans l'isolement — que Von Ebrennac prononcera pour la première fois le mot "amour"; car pour qu'ils guérissent de leur solitude féroce et deviennent "des hommes grands et purs", "il faut de l'amour" (p. 41); mot doublement lourd de sens puisqu'il représente à la fois une entente privilégiée entre deux peuples et le sentiment le plus tendre entre deux êtres. Alors seulement, et comme s'il s'était entendu le prononcer après l'avoir proféré tout spontanément et sans calcul, il le reprend, mais cette fois bien intentionnellement, "sur un ton de calme résolution: un amour partagé." (p. 41). Son regard tourné vers la nuque de la jeune fille ne laisse pas subsister le moindre doute: de ce soir-là date sa véritable déclaration tacite.

L'annonce de son séjour à Paris lui permettra d'aller beaucoup plus loin dans l'aveu de ses sentiments, tout en continuant de mêler le souhait d'une union entre Allemagne et France à celui d'un amour partagé entre la jeune fille et lui : espérance en un jour merveilleux qu'il saura "attendre des années, s'il le faut. Mon coeur a beaucoup de patience." (p. 44). Espère-t-il alors que son absence sera regrettée et que ce regret fera réfléchir la nièce?

Mais cet amour pour la jeune fille silencieuse qui serait l'illustration de la thèse de Von Ebrennac sur l'amitié entre la France et l'Allemagne sera rendu impossible. De Paris, Von Ebrennac revient complètement découragé (comme nous le verrons en 2. 1. 4.) par le double échec de son idéal et de son amour "il n'y a pas d'espoir" (p. 54). Il n'y a pas d'espoir pour le mariage entre la France et l'Allemagne, car il vient d'apprendre les véritables intentions des nazis, mais il n'y a pas non plus d'espoir pour leur amour, car il décide de partir sur l'un des fronts les plus durs.

### 2.1.3. Le combat de la nièce

Comme son oncle, la jeune fille du *Silence de la mer*, ne prononce qu'un mot ou deux durant toute la nouvelle. Son attitude silencieuse contraste avec les longs monologues de Von Ebrennac. Mais qu'est-ce qui se cache derrière ce silence? Quelles luttes internes masque-t-il?

Depuis l'arrivée de Von Ebrennac chez ses hôtes, on voit que la nièce joue le rôle de maîtresse de maison; c'est à elle que s'adresse l'Allemand pour obtenir des draps. Mais dès le premier contact avec l'officier, elle s'enferme dans le silence, malgré l'extrême politesse de l'homme. "Ma nièce avait ouvert la porte et restait silencieuse. Elle avait rabattu la porte sur le mur, elle se tenait elle-même contre le mur, sans rien regarder." (p. 21).

La jeune fille se maintient dans une attitude d'indifférence vis à vis de l'officier; elle semble ignorer son existence, ne rien percevoir de ses faits et gestes, ne rien entendre de ce qu'il dit, elle n'a pas un regard pour lui. Cependant, ce comportement n'empêche pas Von Ebrennac de la regarder, ce qui se laisse comprendre car il est un jeune homme et, elle, une jeune fille. Mais elle demeure impassible. "Ses yeux se posèrent sur ma nièce, toujours raide et droite... ma nièce ouvrit la porte..., sans un regard pour l'officier." (p. 23).

Puis, nous l'avons vu dans la partie précédente, au fur et à mesure que les jours passeront, l'officier commencera à déclarer à mots couverts son amour pour la jeune fille. Mais elle demeurera toujours immobile et silencieuse, en évitant de poser le regard sur lui : "Elle ne jeta pas les yeux sur lui, pas une fois." (p. 27).

C'est elle qui impose le silence — le sien et celui de son oncle. Le vieil homme, en effet, pensait que cette politique de silence à l'égard d'un homme si courtois manquait à la courtoisie la plus élémentaire. La jeune fille, en revanche, réagissait d'une façon qui ne laissait aucun doute sur son opposition foncière : "Ma nièce leva son visage. Elle haussait très haut les sourcils sur des yeux brillants et indignés" (p. 29) ; l'oncle en éprouve alors une sorte de gêne assez analogue à celle que l'on ressent après une gaffe : "Je me sentis presque un peu rougir."

Cependant, la jeune fille exprime un sentiment très particulier pour l'officier : haine mêlée à une attraction qu'elle ne veut pas montrer mais que l'oncle aperçoit peu à peu.

Un soir, de sa chambre, l'oncle entendit quelqu'un jouer de l'harmonium au rez-dechaussée, dans le salon. On interprétait le "VIIIe Prélude et Fugue" que travaillait la jeune fille avant la guerre, mais dont elle s'était détournée depuis la défaite. Il s'en étonna beaucoup : "quelle nécessité intérieure pouvait bien l'avoir soudain décidée?" (p. 35). On peut se demander si l'oncle n'a pas pensé, en fait, à un élan amoureux de la part de sa nièce, en écho aux propos récents de Von Ebrennac. De retour au salon, il constate que l'interprète était l'officier allemand. La jeune fille lui adresse alors un regard qu'il n'arrive pas à déchiffrer : exprimait-il son émotion devant la musique? ou son amour pour Von Ebrennac? L'un et l'autre, sans doute. Impassible d'ordinaire, elle semble se découvrir soudain très vulnérable et s'en alarmer. Pourquoi Von Ebrennac, en général si réservé, si peu familier, s'est-il décidé à jouer ce morceau? Par réflexe et par tentation de musicien, bien sûr, mais peut-être aussi pour dépouiller tout à fait aux yeux de la jeune fille son personnage d'Occupant et établir avec elle une communion privilégiée à laquelle il ne parvient pas par le seul truchement des mots. La preuve en est qu'il ne joue pas la pièce intégrale, mais, aussitôt après le Prélude, s'arrête et commence à parler de la musique, comme s'il lui fallait profiter de ce qu'une sorte de courant passe entre la jeune fille et lui pour exploiter ce pas. Sans doute, la musique joue-t-elle un rôle très important dans la vie de Von Ebrennac, car il est musicien. D'où lui vient en partie l'idée de la complémentarité entre la France et l'Allemagne que nous avons précédemment présentée. Mais il sait aussi que la nièce aime la musique; c'est un point commun entre eux deux qui est susceptible de les rapprocher.

L'oncle, qui connaît assez bien sa nièce, se rend compte des sentiments contradictoires qui commencent à l'agiter intérieurement. En effet, il pressent qu'elle étouffe maintenant dans "cette prison" où elle s'est elle-même enfermée : le tremblement de ses doigts occupés à coudre ne lui échappe pas, et pas davantage le geste d'émotion qui lui fait casser son fil quand Von Ebrennac en vient à parler de sa fiancée. Le vieil homme a donc pressenti que la jeune fille n'est pas insensible, loin de là, à la cour discrète mais empressée de l'officier : "Et moi je sentais l'âme de ma nièce s'agiter dans cette prison qu'elle avait elle-même construite, je le voyais bien... le moindre des signes était un léger tremblement des doigts." (p. 38); "Il attendit, pour continuer, que ma nièce eût enfilé de nouveau le fil, qu'elle venait de casser. Elle le faisait avec une grande application, mais le chas était très petit et ce fut difficile." (p. 40).

En effet, la jeune fille, jusque-là indifférente et silencieuse, éprouvant des sentiments contradictoires, les exprime, à présent, à travers des gestes, des regards, bien qu'elle ne prononce toujours pas un seul mot. Le récit de la promenade en forêt de Von Ebrennac avec sa fiancée et de la rupture de leurs projets provoque un mouvement de jalousie chez la jeune Française [elle casse son fil] ; c'est une des preuves que l'officier ne lui est pas si indifférent.

Quand Von Ebrennac disparaît quelques temps, durant son séjour à Paris, ses visites quotidiennes manquent autant à la jeune fille qu'à son oncle — comme celui-ci en fait l'aveu et le devine chez sa nièce. L'Allemand, en effet, avait pris, dans leur vie paisible et régulière, une place considérable. Après son retour de Paris, alors qu'il a réintégré la maison sans toutefois reprendre l'habitude de descendre au salon, il devient manifeste qu'il ne laisse pas la jeune fille indifférente : elle met maintenant à son ouvrage une "application"

têtue", des "lignes légères" apparaissent sur ses traits, elle a deviné par simple intuition que son oncle a rencontré Von Ebrennac à la Kommandantur. Elle s'impatiente et essaye d'obtenir de son oncle quelques informations sur l'officier allemand. "Tout au long de la soirée elle ne cessa de lever les yeux de son ouvrage, à chaque minute, pour les porter sur moi, pour tenter de lire quelque chose sur un visage que je m'efforçais de tenir impassible, tirant sur ma pipe avec application." (p. 48). Mais, malgré son impatience pour avoir des nouvelles de l'Allemand, elle reste silencieuse comme elle le fait d'habitude, seuls ses gestes permettent à son oncle de prendre connaissance du conflit qu'elle vit dans son intimité. "A la fin, elle laissa tomber ses mains, comme fatiguée, et pliant l'étoffe, me demanda la permission de s'aller coucher de bonne heure." (p. 48).

Comme nous l'avons dit précédemment, on ne peut que supposer les sentiments de la jeune fille pour l'officier allemand, par ses gestes, ses regards, l'expression de son visage. Elle n'avouera jamais ses sentiments, car elle n'est pas vraiment au fait de ce qu'elle désire. D'un côté, elle le hait, car il est l'officier occupant, l'ennemi, et, de l'autre côté, il est homme cultivé, poli, qui aime la France, c'est à dire un être d'exception parmi les officiers nazis.

Le passage le plus évident de la lutte des sentiments de la nièce, c'est celui de la dernière visite de Von Ebrennac à ses hôtes. Quand l'oncle et sa nièce entendent le pas de Von Ebrennac, la jeune fille reste immobile, paralysée, en regardant le bouton de la porte. "Elle le regardait avec cette fixité inhumaine de grand-duc qui m'avait déjà frappé, elle était très pâle et je vis glissant sur les dents dont apparut une fine ligne blanche, se lever la lèvre supérieure dans une contraction douloureuse." (p. 50). L'oncle la trouve inhumaine comme un "grand-duc" et ne sait que dire ni faire, il regarde sa nièce pour savoir ce qu'elle pense, mais elle reste figée.

Cependant intérieurement, et en dépit des apparences externes, la nièce éprouve alors une intense émotion, si intense même que pour la première fois elle desserre les lèvres et confesse sa crainte de voir l'officier s'en aller : "A ce moment deux nouveaux coups furent frappés — deux seulement, deux coups faibles et rapides, — et ma nièce dit : "Il va partir... " d'une voix basse et si complètement découragée." (p. 50). La phrase "il va partir" semble signifier à la fois "il ne va pas entrer si on ne lui répond pas" et "j'ai l'impression qu'il va nous faire ses adieux et je tiens à le revoir une fois encore".

A ce moment-là, quand l'officier allemand entre dans la pièce et annonce qu'il doit leur adresser des paroles graves, la nièce lui fera face pour la première fois : "— pour la première fois — elle offrit à l'officier le regard de ses yeux pâles." (p. 52). Cependant, elle lutte pour ne pas montrer la honte qu'elle éprouve d'agir ainsi : "Elle enroulait autour de ses doigts la laine d'une pelote, tandis que la pelote se défaisait en roulant sur le tapis ; ce travail absurde était le seul sans doute qui pût encore s'accorder à son attention abolie, — et lui épargner la honte." (p. 52) ; honte d'exprimer ses sentiments à l'ennemi, honte de les

éprouver, honte d'avouer un amour impossible dans ces circonstances, honte — si elle parle — de renoncer à sa dignité de Française soumise au soldat nazi. C'est pour cette raison que le conflit interne qu'elle éprouve se traduit dans un malaise physique (pâleur, moue, sueur), dans la tension singulière et réciproque du regard qu'elle échange avec l'officier ("pupilles... amarrées" — p. 59). "Le visage de ma nièce me fit peine. Il était d'une pâleur lunaire. Les lèvres, pareilles aux bords d'un vase d'opaline, étaient disjointes, elles esquissaient la moue tragique des masques grecs." (p. 58-59).

Finalement, la jeune fille échangera un adieu avec l'officier allemand, adieu qui peut signifier qu'elle sait que leur amour est impossible, ou qu'il était impossible, car Von Ebrennac, désespéré, a demandé à rejoindre les armées de son *Führer* sur le front (probablement russe). L'unique parole qu'elle lui

adresse, à la dernière seconde, n'est que l'aumône d'un amour impossible et blessé.

# 2.1.4. Les illusions perdues et le désespoir de Von Ebrennac

Werner Von Ebrennac, nous l'avons vu, avait une image très positive de la France, qui lui apparaissait comme une parfaite épouse pour la France (2.1.1, 2.1.2.). Cependant, lors de son voyage à Paris où il rencontre, en compagnie de soldats nazis, un ami qu'il aime comme un frère, il est amené douloureusement à changer d'avis. Tous ses projets, tous ses idéaux sont bousculés pour céder place au désespoir.

Von Ebrennac découvre à Paris les vraies intentions des nazis. Ses amis lui font savoir que la gentillesse que les soldats allemands montrent aux Français est un effet de "la politique du sourire" (p. 53) qui vise à les tromper et à détruire l'âme de la France. Ils ne vont jamais laisser la France renaître aux frontières de l'Allemagne : "Vous ne supposez pas que nous allons sottement laisser la France se relever à notre frontière? Non?", "Nous ne sommes pas des musiciens." (p. 53). Par cette dernière phrase, le groupe de nazis se moquait de l'ingénuité des propos de Von Ebrennac, qui essayait de les convaincre de la monstruosité de ces mesures pour détruire la France. Mais les nazis, inébranlables dans leurs intentions, raillent la naïveté de Von Ebrennac : "La politique n'est pas un rêve de poète. Pourquoi supposez-vous que nous avons fait la guerre? Pour leur vieux Maréchal?" (p. 53). Le plus difficile, disaient-ils, était de détruire l'âme de la France, c'était l'âme que Von Ebrennac admirait, l'âme qu'il avait comparée à celle de la maison de ses hôtes et qui l'attirait tant. Les Allemands avaient dévoilé leurs projets macabres : pourrir l'âme de la France était le but. "Nous ne sommes pas des fous ni des niais : nous avons l'occasion de détruire la France, elle le sera. Pas seulement sa puissance : son âme aussi... son âme est le plus grand danger. C'est notre travail en ce moment : ne vous y trompez pas, mon cher! Nous la pourrirons par nos sourires et nos ménagements. Nous en ferons une chienne rampante." (p. 53).

"La politique du sourire" des Allemands consistait, entre autres, à flatter les écrivains français, mais, en même temps, en Belgique, en Hollande et dans tous les pays occupés, leurs oeuvres étaient interdites. De cette façon, l'âme française serait détruite, on ne pourrait plus lire les classiques, ni davantage les contemporains. C'est ce que Von Ebrennac, de retour de Paris, avoue avec consternation à ses hôtes : "Pas seulement vos modernes! Pas seulement vos Péguy, vos Proust, vos Bergson... Mais tous les autres! Tous ceux-là! Tous! Tous! Tous!" (p. 55). En interdisant la littérature française, ils allaient

combattre l'âme de la France et l'amour que les gens lui portaient; personne ne pourrait plus la connaître. On lirait seulement la littérature française de "collaboration" qui exaltait les valeurs de l'Allemagne nazie. La littérature française "libre" était considérée comme un véritable ennemi, comme un poison qui attaquait même Von Ebrennac, puisqu'il lui vouait une immense admiration: "Vous voyez combien vous l'aimez! Voilà le grand Péril! Mais nous guérirons l'Europe de cette peste! Nous la purgerons de ce poison!" (p. 54).

Von Ebrennac ressentait la plus grande désillusion après avoir entendu tous ces propos horribles. Lui aussi, il avait été trompé par les fausses bonnes intentions des nazis. D'abord, c'était la déception et la douleur de retrouver converti au nazisme et ennemi de la France l'un de ses meilleurs amis qu'il considérait comme un frère. Cet ami, autrefois, avait la même sensibilité pour la poésie que celle que Von Ebrennac éprouvait pour la musique. Il était convaincu que c'étaient les nazis qui l'avaient transformé en monstre à tuer. A présent, cet ancien ami était persuadé que la France se rendrait à cause de la politique de peur que les Allemands avaient commencé à exercer. Il pensait que ce serait très facile, car les Français ne pensaient qu'à leurs propres intérêts. "Ils ont la grande peur maintenant, ah! ah! ils craignent pour leurs poches et pour leur ventre, pour leur industrie et leur commerce!... ", "Nous échangerons leur âme contre un plat de lentilles!" (p.56). Le plus terrible pour Von Ebrennac fut de se rendre compte que son vieil ami était sincère. Von Ebrennac essayait vainement de les faire réfléchir à l'atrocité de leurs propos. Les nazis lui répondaient que le seul moyen de dominer la France était de tuer son Esprit. Il leur dit : "Avez-vous mesuré ce que vous faites? L'avez-vous MESURÉ?" Son ami répondit : "C'est la vie ou la mort. Pour conquérir suffit la force : pas pour dominer. Nous savons très bien qu'une armée n'est rien pour dominer." (p. 56).

Von Ebrennac tentait de sauver l'Esprit de la France, son âme, mais c'était vain. Les nazis ne feraient pas un pas en arrière. Ils allaient accomplir la lutte contre l'Esprit français avec "méthode et persévérance".

Tout cela plongeait Von Ebrennac dans le désespoir. Son rêve d'union entre la France et l'Allemagne s'effondrait, de la même façon que son amour pour la jeune fille était voué à l'échec à cause des circonstances.

C'est pour toutes ces raisons que Von Ebrennac prend une décision très grave. Il décide de la communiquer à ses hôtes. Néanmoins, il lui est très difficile de s'adresser à la jeune fille et à son oncle pour leur dire que tout ce qu'il avait raconté pendant les six derniers mois était faux, qu'il fallait tout oublier. Il avait été trompé de la même façon que ses hôtes sur les intentions des nazis. La difficulté qu'il éprouve à prononcer ces mots se traduit par un malaise physique tout au long de sa douloureuse confession : essoufflement, saillie des pommettes, battement d'une veine et frémissement du visage. ""Je dois vous adresser des paroles graves. (...) Tout ce que j'ai dit ces six mois, tout ce que les murs de cette pièce ont entendu..." — il respira, avec un effort d'asthmatique, garda un instant la poitrine

gonflée... "il faut"... Il respira: "il faut l'oublier". " (p. 52). Cette triple reprise, sur des modes différents, accentuait le cri de découragement de l'officier devant le double échec: l'échec de son idéal d'union entre la France et l'Allemagne, échec de son amour. ""Il n'y a pas d'espoir." Et d'une voix plus sourde encore et plus basse et plus lente, comme pour se torturer lui-même de cette intolérable constatation: "Pas d'espoir. Pas d'espoir."... — comme un cri: "Pas d'espoir." (p. 54). On le trouve alors aussi profondément pessimiste qu'il était, quelques semaines auparavant, plein d'illusions. L'annonce de sa décision de "rejoindre une division en campagne... pour l'enfer" (p. 58), est accompagnée d'un désarroi extérieur: immobilité, teint décomposé, mouvement étrange des mains.

Nous pensons alors qu'il part pour le front russe, lequel, à ce moment-là, est en effet un véritable enfer où, sûrement, il trouvera la mort. Il est un Allemand comme Jünger; même désespéré, il obéira à son *Führer*. C'était aussi cela "le Grand Bataille du Temporel contre le Spirituel" (p. 58), dont il s'était pourtant désolé en implorant Dieu de lui indiquer son devoir: la victoire du Temporel pouvait se mesurer à la soumission de Von Ebrennac, "Même cet homme-là.". Mais sa demande d'être envoyé au front est une sorte de révolte contre la trahison et les atrocités qu'il a découvertes. La guerre, elle au moins, ressemble à la guerre. Et l'adieu que lui a accordé la jeune fille lui donne du courage pour assumer cette décision. Il se trouve incapable de désobéir, sa seule sortie est d'aller se faire tuer pour des maîtres dont les machinations pourtant l'épouvantent.

### 2. 2. LE SILENCE EXPRESSION D'UNE DOUBLE BATAILLE

L'occupation nazie engendre une lutte entre des sentiments contradictoires chez Von Ebrennac et chez ses hôtes. Cette lutte se manifeste dans un silence qui exprime une double bataille : contre l'ennemi et contre la part de soi-même qui sympathise avec lui.

### 2.2.1. La forme du silence

Le mot *silence* apparaît dans la nouvelle très fréquemment et presque obsessionnellement. S'il règne dès le départ, ce n'est pas en vertu d'un choix bien réfléchi mais parce que, une fois la porte ouverte à l'officier, la jeune fille *est* demeurée silencieuse. "*Ma nièce avait ouvert la porte et restait silencieuse*." (p. 21). D'emblée Von Ebrennac se montre sensible à cette atmosphère : "*il semble mesurer le silence*" (p. 21) ; mais c'est seulement après s'être présenté ["*le dernier mot... tomba dans le silence*" (p. 22)] qu'il peut en découvrir la tonalité, l'essence.

Le lecteur peut percevoir le malaise prêt à naître. Ce malaise se traduit par un silence envahisseur, on le sent partout comme l'ombre de chaque personnage. Il est tellement présent et tellement déterminant qu'on peut même le caractériser comme le quatrième personnage.

Tout d'abord, le narrateur nous dit qu'il a une forme, qu'il est lourd, long, épais, pour nous indiquer peut-être le sentiment d'oppression que les gens ressentait en face de l'envahisseur. "Le silence se prolongeait. Il devenait de plus en plus épais et immobile. L'immobilité de ma nièce, la mienne aussi sans doute, alourdissaient ce silence, le rendait de plomb." (p. 22). Le silence de la nièce et de l'oncle s'alourdira toujours davantage, exprimant, comme nous le verrons, l'intensité croissante de la lutte des sentiments entre eux (en 2. 2. 2.).

Mais à cette pesanteur vient s'ajouter l'impression pénible que provoque Von Ebrennac lorsque, loin de secouer le silence par quelque violence de langage, il le laisse au contraire s'installer — ce qui modifie sa forme; ses hôtes le ressentent alors comme un gaz irrespirable qui envahit toute la pièce, et il n'est plus un endroit où échapper à ses effets: "Au contraire, quand parfois il laissait ce silence envahir la pièce et la saturer jusqu'au fond des angles comme un gaz pesant et irrespirable, il semblait bien être celui de nous trois qui s'y trouvait le plus à l'aise." (p. 38). L'oncle était même tellement affecté par ce silence modifié malgré eux — comme s'il leur échappait — que, quand l'officier le

rompait, il se sentait très soulagé, comme libéré pour respirer dans une atmosphère redevenue normale : l'oncle et la nièce faisant silence et Von Ebrennac monologuant : "Et quand enfin Werner Von Ebrennac dissipait ce silence, doucement et sans heurt par le filtre de sa bourdonnante voix, il semblait qu'il me permît de respirer plus librement." (p. 38).

Chaque fois que cette situation se répétait, l'oncle la ressentait comme interminable, comme si elle durait une éternité. Le silence a donc non seulement une forme spatiale, mais aussi une dimension a-temporelle, ou plutôt une temporalité qui n'est pas mesurable comme le temps des montres: "Je ne crois pas que ce silence ait dépassé quelques secondes. Mais ce furent de longues secondes." (p. 49). Cette temporalité est vécue et non mesurée, elle n'est pas à la disposition des personnages comme l'est le temps de l'action calculée. Au fond, le silence se "temporalise" lui-même et "temporalise" la situation. Ainsi engendre-t-il de lui-même le bourdonnement de Von Ebrennac: "Mais le bourdonnement sourd et chantant s'éleva de nouveau, on ne peut dire qu'il rompait le silence, ce fut plutôt comme s'il en était né." (p. 27). Bien que Von Ebrennac accueille favorablement le silence de ses hôtes et le laisse s'installer comme l'expression de leur dignité, il n'en désire pas moins parler. Mais il ne le peut aisément : le silence le perturbe, lui résiste, transforme son verbe en un bruit sourd et continu. Et le bruit à son tour engendre le silence, comme on le voit le dernier soir, lorsque, parvenu au bas de l'escalier, l'officier allemand tarde à frapper à la porte : "Et quand la dernière marche eut crié et qu'un long silence suivit, le regard de ma nièce s'envola. (p. 49).

Le silence nous apparaît donc bien comme un quatrième personnage, sinon comme le premier, qui échappe aux trois autres, se métamorphose malgré eux et parfois même devient maître de la situation.

## 2.2.2.La signification du silence

Si le silence apparaît sous plusieurs formes, il possède diverses significations que nous analyserons de deux points de vue.

#### 2. 2. 2. 1. La lutte interne

Le silence entre les personnages de la nouvelle exprime d'abord la lutte des sentiments cachés qui ne peuvent se déclarer parce qu'ils sont interdits par les circonstances : "Sous les silences d'antan, — comme, sous la calme surface des eaux, la mêlée des bêtes dans la mer, — je sentais bien grouiller la vie sous-marine des sentiments cachés, des désirs et des pensées qui se nient et qui luttent." (p. 55). Comme nous l'avons déjà vu, au moment d'expliquer le titre, les gens, à cause de l'occupation nazie, ne pouvaient montrer leurs sentiments qui parfois étaient contradictoires.

Ainsi la nièce lutte contre ses sentiments inavouables — une mêlée de haine et d'amour. Mais la jeune fille n'est pas seule à garder silence, son oncle aussi. Et ce dernier le ressent particulièrement comme un emprisonnement. Seul, il aurait certainement renoncé à se taire. S'il est tenu au silence, c'est que sa nièce l'y a en quelque sorte contraint. Mais il se sent coupable de refuser la parole à un homme si "convenable" et si "poli". "C'est peut-être inhumain de lui refuser l'obole d'un seul mot." (p. 29) ; "Je ne puis sans souffrir offenser un homme, fût-il mon ennemi." (p. 25).

Plus tard, l'oncle ressentira un étonnement mêlé d'admiration devant la patience avec laquelle l'officier aura affronté durant trois mois ce mutisme quotidien, non seulement sans jamais traverser un moment d'agacement, mais en paraissant même "le plus à l'aise" au moment où le silence finissait par devenir extrêmement pesant. De là à imaginer que le vieillard en arrive à désapprouver en son for intérieur ce silence absolu, il n'y a qu'un pas, aisé à franchir. Au moins pouvons nous remarquer que l'oncle en vient à s'interroger avec colère sur les raisons du silence que sa nièce avait à coeur de maintenir même à contrecoeur : "... je me sentis soulevé par une absurde colère : la colère d'être absurde et d'avoir une nièce absurde. Qu'est-ce que c'était que toute cette idiotie? Mais je ne pouvais pas me répondre. Si c'était une idiotie, elle semblait bien enracinée." (p. 48).

Le silence imposé par la jeune fille dès le départ ne sera jamais vaincu, même si ses sentiments pour l'officier et l'affection quasi-paternelle de l'oncle luttent pour affleurer. Par ailleurs, lorsque l'officier séjourne à Paris, ses visites quotidiennes leur manquent à l'un comme à l'autre : il avait pris, en effet, dans leur vie paisible et régulière une place considérable. "Cette absence ne me laissait pas l'esprit en repos. Je pensais à lui, je ne sais pas jusqu'à quel point je n'éprouvais pas de regret, de l'inquiétude." (p. 47). Cependant, cette nostalgie n'est l'objet d'aucune conversation entre l'oncle et la nièce : "Ni ma nièce ni

moi nous n'en parlâmes." (p. 47). La jeune fille et le vieillard ont choisi de continuer à vivre comme si l'officier n'existait pas, comme s'il n'avait jamais existé. Mais cette attitude et le silence qu'elle entraîne constituent une oppression pour l'oncle.

Nous voyons donc bien que le silence est, pour une part, le fruit d'une lutte interne des personnages, et qu'ils ne peuvent faire autrement que rester silencieux, même si une partie d'eux veut parler. Dans cette mesure, le silence est bien le maître de la situation. Et il s'impose avec autant de prégnance à l'Allemand. Ainsi lorsqu'il entame sa confession, à son retour de Paris, il reste plusieurs fois comme interdit, le souffle court, ou bien il est à peine audible, il murmure, il balbutie : "Ses lèvres firent : "Pp..."" (p. 53). Ce silence-là, ou cette "silenciation" vient de plus profond encore que le silence délibéré de la nièce ou le silence consenti de l'Allemand voire que le silence imposé à l'oncle ; c'est sous ce ou ces silences que gît le plus obscur, le plus tendu, "ah! rien qu'une affreuse oppression..." (p. 55).

#### 2. 2. 2. La résistance à l'envahisseur

Toutefois, si le silence s'impose jusqu'à se rendre maître du jeu des personnages, c'est surtout comme une forme de résistance à l'ennemi.

Werner Von Ebrennac, l'officier allemand qui a l'air "convenable", cultivé et qui ressent une grande admiration pour la France, est avant tout un officier de l'armée du *Führer*, et il fallait coûte que coûte résister.

L'officier allemand montre depuis le début un grand souci de correction (salut, présentation), mais d'emblée il devine l'hostilité courtoise de ses hôtes : "ma nièce... restait silencieuse... il sembla mesurer le silence..., le dernier mot... tomba dans le silence." (p. 22). D'où son mot d'excuse "Je suis désolé" et son allusion à sa sympathie pour les patriotes : "J'éprouve une grande estime pour les personnes qui aiment leur patrie." (p. 23). Le silence s'est déjà installé, Von Ebrennac sait que ses hôtes ne lui parleront jamais. "Pendant longtemps, plus d'un mois, la même scène se répéta chaque jour... Il prononçait quelques mots sur le temps, la température, ou quelque autre sujet de même importance : leur commune propriété étant qu'ils ne supposaient pas de réponse." (p. 25).

De son côté, l'officier, dans une certaine mesure, participe à cette résistance. D'abord il accueille le silence de ses hôtes comme l'expression de la dignité de la France qu'il voudrait voir se marier avec l'Allemagne. Face au mutisme de ses hôtes, Von Ebrennac montre même une sorte d'approbation souriante; s'il se met en civil, sans doute est-ce pour se montrer à eux dans une tenue qui ne les offense pas. Les propos qu'il tient à ses hôtes n'appellent pas vraiment de réplique, il formule lui-même question et réponse : "où est la différence entre une feu de chez moi et celui-ci? Bien sûr, le bois, la flamme, la cheminée se

ressemblent... Pourquoi aimé-je tant cette pièce? Elle n'est pas si belle?" (p. 31). Il ne cache pas non plus sa sympathie pour des Français aussi fidèlement patriotes et bien décidés à refuser toute communication avec l'Occupant: "... un vieil homme digne. Et une demoiselle silencieuse." (p. 33). Inversement, il méprise les Français serviles par lâcheté. Il comprend et il approuve la dignité silencieuse de ses hôtes, tout en désirant "vaincre" leur silence: ""Il faudra vaincre le silence de la France." Il regardait ma nièce, le pur profil têtu et fermé, en silence et avec une insistance grave." (p. 33).

Mais, plus tard, quand il aura compris que l'Allemagne nazie est indigne d'une telle partenaire, le silence l'envahira à son tour comme une forme de résistance. A son retour de Paris, en effet, la situation change. Quand il s'annonce, il frappe à la porte, mais il ne l'ouvre pas ; il espère à présent une réponse — il n'ose sans doute même plus s'avancer au milieu d'un silence qu'il respecte —, ce qui agite le coeur de l'oncle et fait pâlir la jeune fille. A ce moment-là, le vieillard s'interroge sur l'attitude à suivre : "Fallait-il répondre? Pourquoi ce changement? Pourquoi attendait-il que nous rompions ce soir un silence dont il avait montré par son attitude antérieure combien il en approuvait la salutaire ténacité? Quels étaient ce soir — ce soir —, les commandements de la dignité?" (p. 50). La nièce éprouvera aussi une intense émotion, qui lui fera desserrer les lèvres et prononcer une phrase pour la première fois : "Il va partir..." (p. 50). Toutes ces émotions vont pousser l'oncle à répondre pour la première fois : "Entrez, monsieur.". Mais l'oncle s'interroge sur le pourquoi de sa réponse : "Pourquoi ajoutai-je : monsieur? Pour marquer que j'invitais l'homme et non l'officier ennemi? Ou, au contraire, pour montrer que je n'ignorais pas qui avait frappé et que c'était bien à celui-là que je m'adressais?" (p. 50). Par cette réflexion, Vercors veut nous amener à faire la différence entre l'Allemand et le soldat nazi. Mais le silence reprend le dessus quand Von Ebrennac entre, car il porte intentionnellement l'uniforme, "il était plus que jamais en uniforme, si l'on comprend par là qu'il m'apparut clairement que, cette tenue, il l'avait endossée dans la ferme intention de nous en imposer la vue." (p. 57). La résistance de von Ebrennac a donc ses limites, et après bien des efforts et des hésitations, il parvient à dire ce que le silence semblait devoir d'abord interdire au profit, peut-être, d'une communication d'alliés.

Quand l'officier avoue sa déception et sa décision de partir au front, l'oncle pense qu'il va les encourager à résister aux nazis, mais il est détrompé: "— oui, je crus qu'il allait nous encourager à la révolte. Mais pas un mot ne franchit ses lèvres." (p. 57). Von Ebrennac partira pour l'enfer, mais dans les troupes de son Führer. Cela provoque une conclusion de la part de l'oncle: "Je pensai: "Ainsi il se soumet. Voilà donc tout ce qu'ils savent faire. Ils se soumettent tous. Même cet homme-là."" (p. 58). Par cette phrase Vercors veut nous montrer que même un être d'exception comme Von Ebrennac obéissait à son chef, et partait lutter pour lui. En conséquence, le silence de l'oncle était tout à fait justifié, même s'il était difficile de le maintenir dans un cas pareil. Le silence était à ce moment la

seule forme de révolte dont les Français disposaient.

### 2.2.3. La victoire du silence

Dans la lutte interne que mènent les personnages, le vainqueur sera le silence. Si, dès le début, il a gagné l'oncle et la nièce, il finira par s'imposer également à Von Ebrennac.

Quand l'officier prononce ses monologues, le silence aussi est présent : Il prononçait quelques phrases, parfois "brisées de silences" (p.31). Quand il réfléchissait devant ses hôtes, c'était aussi le silence qui s'installait : "Il parut, dans un silence songeur, explorer sa propre pensée" (p.36). Comme nous l'avons déjà dit dans la partie précédente, Von Ebrennac approuvait le silence de ses hôtes, il savait qu'il n'obtiendrait aucune réponse de leurs lèvres ; cependant il ne fait rien de brutal pour changer la situation même s'il veut vaincre ce silence "... jamais il ne fût tenté de secouer cet implacable silence par quelque violence de langage ..." (p.38).

Mais le silence qui s'installe au terme de la confession pathétique de Von Ebrennac traduit un accablement général et prend une signification d'autant plus dramatique que Vercors le met pour ainsi dire entre parenthèses en l'encadrant des deux seules paroles prononcés tout au long du récit par la jeune fille ("il va partir", au moment où l'officier a frappé; et "adieu", au moment où il va se retirer).

Ce silence s'empare aussi du discours de Von Ebrennac quand il doit annoncer à ses hôtes qu'il avait été trompé par les intentions des nazis : "la bouche s'ouvrit (les lèvres se séparant firent : "Pp..." comme le goulot débouché d'une bouteille vide)". (p. 52). Von Ebrennac exprimera des choses importantes pour lui avec un murmure, presque en silence : "Il dit (à peine si je l'entendis) : "Oh Welch' ein Licht!", pas même un murmure" (p. 52) ; "Et enfin dans un murmure, avec une lenteur amère : "Ils ont ri de moi"" (p. 53) ; ""Rien n'est plus grand que cela", dit-il de sa voix sourde qui ne s'éleva pas beaucoup plus haut qu'un murmure." (p. 35).

Toutes ces nuances du silence prennent d'autant plus de relief que les met en valeur le monologue intérieur de l'officier, monologue dont Vercors souligne à dessein les différentes intonations, le plus souvent analogues à un "bourdonnement sourd et chantant"; mais sa voix peut aussi bien, selon les moments et les états d'âme, varier de registre, tour à tour sourde, dénuée d'expression "creuse et grave", mais aussi "intense et oppressée" ou imprégnée d'"une violence frémissante".

Mais le silence dans ce roman n'est pas seulement une attitude en face de l'ennemi : il règne aussi bien entre l'oncle et la nièce, puisque implicitement ils se sont toujours refusés

à ajouter foi à la présence parmi eux de cet hôte indésirable : "nous restâmes silencieux quelques minutes" (leur première absence de réponse à l'officier). Ce silence doit régner non seulement en présence de l'officier, mais même à son propos, en son absence. En effet, même quand Von Ebrennac sera définitivement parti de la maison, le silence régnera entre l'oncle et la nièce, comme si rien ne s'était passé : "Ma nièce avait préparé le déjeuner, comme chaque jour. Elle me servit en silence. Nous bûmes en silence." (p.50).

## CONCLUSION

Nous avons déjà été si long que nous conclurons sur l'essentiel.

La nouvelle de Vercors fut en son temps saluée comme une grande oeuvre, et nous avons tenté de montrer qu'elle l'était bien. Le texte est beau, simple, limpide et poétique ; il nous plonge dans cette terrible époque de l'Occupation et fait surgir devant nous ses dilemmes, ses hésitations et son ambiguïté, sur laquelle l'on a beaucoup insisté. Trop sans doute, ou mal en tout cas.

Le *Silence de la mer*, sans équivoque, montre les choix véritables qu'exigeait cette période troublée plutôt que trouble. La clarté de l'engagement pour la dignité éclate d'autant plus sous la plume de Vercors qu'elle contraste avec le fond obscur de la confusion des sentiments en lutte. C'est l'humanisme qu'il oppose à la barbarie, cet amour pratique de l'homme dont il a trouvé l'énoncé théorique chez Kant :

"Traite toujours l'humanité, dans ta personne comme dans celle d'autrui, comme une fin et jamais comme un moyen" 64

Cette loi morale, précise Vercors, c'est le Nord.

Mais Vercors n'est pas un philosophe d'Ecole, il sait que la vie n'est jamais aussi pure que ce qu'en pense les philosophes, ses choix jamais aussi tranchés que les principes moraux de la métaphysique des moeurs, les motifs de ses acteurs jamais aussi détachés de leurs mobiles que dans les exemples édifiants de l'éthique. Et c'est pourquoi, nous semble-t-il, il n'aurait pas écrit, comme Sartre, qu'il n'avait "jamais été aussi libre que sous l'Occupation". Il sait bien que la liberté peut être et doit être reconquise à chaque instant contre ce qui la menace, et qu'elle ne vit que de ce combat. Il nous l'enseigne dans *Le Silence de la mer*. Mais il sait aussi que la liberté peut être écrasée, réduite à sa forme la plus pure, l'intention, et à sa plus simple expression, le refus par le silence. C'est pour promouvoir cette liberté, diminuée dans son pouvoir d'action mais intègre dans son principe, que Vercors écrit. Résister à l'anéantissement de l'intention, du souffle de l'Esprit, c'est au fond témoigner de la plus haute forme de Résistance, celle-là seule qui peut vaincre les chars, les avions et les bombes, de quelque camp qu'ils viennent. Vercors n'eût pas non plus admis avec J. Genet, que "Seule la violence peut terminer la barbarie des

<sup>&</sup>lt;sup>64</sup> "Le Nord" in Le Sable du Temps, op. cit., p. 63.

hommes". Là est le message profond du *Silence de la mer*, au-delà de l'appel à résister sous la botte de l'ennemi de la seule façon possible mais non de la plus insignifiante. Et ce message nous atteint encore. Car nous qui ne sommes pas soumis à la barbarie de la tyrannie, nous devons réfléchir au risque de son retour, en ces temps de détresse pour tant de peuples et d'hommes à travers le monde.

Et là est le sens intemporel du Silence de la mer, celui qui lui épargnera l'usure du temps. C'est après la guerre que la vraie Résistance commence, pour que cet "après" ne soit jamais plus un "avant". Et cette résistance trouve son arme privilégiée, non pas dans le silence, mais dans la parole, dans le dialogue entre les peuples et les hommes, dans cette communication en laquelle Vercors espérait si fort pendant l'entre-deux-guerres. Un dialogue constructif, coopératif, comme il le voulait. La coopération fraternelle est le seul moyen de prévenir l'odieuse collaboration qui suit les invasions, ou les prépare. Le Silence de la mer est aussi un grand texte en ce que, au milieu de la plus grande détresse, il trouve encore la force de nous envoyer un tel signe d'espoir. La haine de la haine et de la guerre est toujours possible même au coeur des plus grandes tragédies, même si son expression est parfois interdite par les circonstances. Et encore Vercors aurait voulu rédiger un "happyend". S'il ne l'a pas fait, ce fut par souci de réalisme — les opposants à Hitler étaient tous morts "depuis six ans, morts ou engloutis dans le Nacht und Nebel des camps de concentration."65 Mais ce n'est pas dire qu'il ne gardait pas l'espoir qu'un jour cette fin puisse s'écrire. Et en un sens, depuis 1945, l'Histoire l'a écrite et à plusieurs reprises, quand les tyrans, les despotes et autres petits pères des peuples ont dû céder devant la Résistance et l'Alliance des dissidents et de ceux qui n'avaient d'autre raison de les soutenir que leur amour de la dignité humaine. La vraie citadelle, comme disait un stoïcien, est en nous, elle n'est pas hors de nous ; et si nous parvenons à nous libérer des démons qui assiègent notre coeur, alors nous pourrons dire : "Laissez-les passer tous ces fous avec leurs faisceaux!" Jusque-là, il faut craindre le retour du pire et fourbir nos armes. C'est au fond ce que nous dit "l'appel de Londres" de Vercors, lancé de la B. B. C., le lendemain du jour V, le 9 mai 1945:

"... si les citoyens des nations libres font de leur liberté un usage égoïste, un usage ou leur intérêt personnel passe avant celui de la nation — ou si, ce qui serait plus grave encore, les nations elles-mêmes se montrent égoïstes — je puis prophétiser ceci : que... quelque nouveau Hitler... se lèvera au milieu du désordre pour s'écrier : "Vous nous avez empêchés de faire l'Europe, et vous n'avez su faire que des ruines." Qui alors empêchera les peuples découragés de l'écouter et de le suivre? (...) Contre les tyrans, la guerre est gagnée. Maintenant commence le grand combat contre soi-même." 66

<sup>65</sup> La Bataille du Silence, op. cit., p. 183.

<sup>66 &</sup>quot;Branle-Bas" in Le Sable du Temps, op. cit., pp. 151-152.

Mais il est vrai aussi que Vercors, dans *La Bataille du Silence*, redoute que le nazisme ait tué définitivement le coeur, l'ait rendu à tout jamais muet. C'est cela qu'il s'effraie de ressentir lui-même à la Libération, lorsqu'il se découvre atteint d'indifférence à la mort de l'autre homme, et qu'il songe combien ses contemporains sont devenus la proie des sentiments qu'il abhorrait : la haine, le désir de meurtre et de vengeance, la satisfaction de voir souffrir l'ennemi. Alors il se prend à désespérer des générations futures, qui, craignait-il, seraient contaminées par leurs aînées :

"En ce sens je savais que les Nazis, après leur défaite et leur disparition, resteraient les vainqueurs: à cause d'eux, l'espèce humaine se retrouvera vieillie, et jusque dans sa jeunesse. Car, élevé dans une ambiance de vieillards insensibles, comment son propre coeur s'éveillerait-il?. L'esprit de l'enfant ne peut se nourrir d'autre lait que celui des adultes, et nous verrons se former à notre image une jeune génération d'indifférents sceptiques, plus vieux à dix-huit ans que nous ne l'étions à quarante, et qui nous accuseront de ce dessèchement; comment leur ferons-nous comprendre la vraie cause du mal, où sont les vrais coupables, vingt ans après la mort ou la dissolution de la réalité nazie? Ils n'écouteront pas et nous ne pourrons que détourner la tête, pour ne pas nous voir dans leurs yeux."67

Mais nous devons surtout entendre le message d'espérance lancé par Vercors, si nous voulons rester dignes jusqu'au bout du possible, comme ceux qui "marchèrent à l'étoile" sans jamais douter de l'Autre. Alors nous ne serons pas infidèle à l'auteur du *Silence de la mer*, lui qui plaçait le premier acte de Résistance dans la foi en l'autre homme.

<sup>67</sup> *Ibidem*, pp. 338-339.

### **BIBLIOGRAPHIE**

BERNARD et autres auteurs, Le Monde du XXe siècle, Magnard, 1985.

BOISDEFFRE, Pierre, *Une histoire vivante de la littérature d'aujourd'hui*, Librairie Académique Perrin, Paris.

DUBY, Georges, Histoire de la France, Larousse, 1970.

ENCYCLOPEDIE THEMATIQUE UNIVERSELLE, Bordas.

FOUCHET, Mal-Pol, *Poésie-Les poètes de la Revue Fontaine*, Collection Esapaces, Paris, 1978.

MAGAZINE LITTERAIRE, n° 305, déc. 1992, n° 307, fév. 1993.

MOUGENOT, Pierre, Atlas Historique, Stock, 1968.

PICHOIS, Claude, *Littérature Française*. *Le XXe siècle 1920-1970*, Collection Arthaud, Paris.

SEGHERS, Pierre, *La Résistance et ses poètes (France 1940-45)*, Seghers, Paris, 1974. SEGHERS, Pierre, *Revue Poésie*, n° XII-XIX, Seghers, 1943-1944.

STEPHEN, Lieutenant, Vercors. Premier Maquis de France, Association Nationale des Pionniers et Combattants Volontaires du Vercors, Grenoble, 1985.

VERCORS, La Bataille du Silence. Souvenirs de Minuit, Presses de la Cité, 1967.

VERCORS, Le Sable du Temps, Emile-Paul Frères, 1945.

VERCORS, Le Silence de la mer, Livre de Poche n° 25, Albin Michel, 1951, Paris.

VERCORS, Simone et ses Compagnons, Minuit, Paris, 1947.